



L

ALCIONE'E

TRAGEDIE.

DE P. DU RYER.





LES ACTEURS.

LYDIE Fille du Roy de Lydie.

DIOCLEE, Confidente de Lydie.

THEOXENE, Fille d'Honneur de Lydie.

ALCIONE'E, Amoureux de Lydie.

ACHATE, Son Amy.

LE ROY DE LYDIE.

ALCIRE,

CALISTENE,

} Seigneurs de Lydie,

La Scene est dans Sardis, Ville de Lydie,



ALCIONEE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LYDIE, THEOXENE, DIOCLEE.

LYDIE.



O Y, ie pourrois souffrir l'a-
mour d'Alcionée ?

Un amour qui m'outrage, &
qui m'a ruinée,

Qui declara la guerre à nos
prosperitez,

Et qui n'est renommé que par des cruantez ?

Moi ; ie pourrois aimer cette Ame criminelle,
Que noircissent les noms d'ingratitude, & de re-
belle,

Qui mit le Roy mon pere en butte à sa fureur,
Et qui fit de son throsne un theatre d'horreur.

A. ij

7 **ALCIONE'E**

L'éclat qui l'ébloüit n'est pas en ma personne,
Il cherche mon amour pour avoir ma Couronne,
Et c'est l'avoir chery, c'est l'avoir couronné,
Que de l'avoir hay sans l'avoir ruiné.

THEOXENE.

Mais gardez d'irriter ce Guerrier indomptable,
Que son bras a fait grand & rendu redoutable,
Qui peut-estre d'un throsne, ou la base, ou
l'effroy;

Et qui pour vaincre tout n'a besoin que de soy;
Voyez jusqu'ouï monta le feu de sa colere,
Et par ce qu'il a fait, jugez ce qu'il peut faire.

LYDIE.

Je sçai jusqu'ouï monta le feu prodigieux
Qu'on vit sortir des mains de cet audacieux;
Mais voy iusqu'ouï l'ingrat sceut abaisser mon
Pere,

Et par ce qu'il a fait, voy ce que ie dois faire.
Songe à ses cruantez, songe à son attentat,
Qui fit rougir de sang la face de l'Etat,
Et cherche dans le cours de tant de barbaries,
Si la moindre raison excuse ses furies.
Mon Pere le fit grand, & se rendit l'appuy
D'une fausse vertu qui paroïssoit en lui;
Mais cet audacieux, ce superbe courage,
Crût par tant de faveurs meriter davantage,
Et sa presomption lui fit imaginer,
Qu'on ne lui donnoit rien qu'on ne dût lui
donner.

Je le voyois alors d'un regard moins severe,
Et j'estimois en lui ce qu'estimoit mon Pere;
Mais comme il estoit vain, orgueilleux indiscret,
Il crût que mon estime estoit un feu secret,
Il le crût, il m'aima, ses regards me le dirent,

TRAGEDIE.

Autant que ses devoirs, ses discours me l'appri-
rent,

Et ce presomptueux osa bien faire voir,
Avec un fol amour un ridicule espoir.

Il me demande au Roy, tu sçais son insolence;

Mais le Roy condamna cette haute arrogance,
L'insolent toutefois fut traité doucement,

Puis que du seul refus on fit son chastiment.
Loin de l'humilier, ce refus legitime

De la temerité le porta dans le crime,
L'arma contre son Prince, & fit injustement

Un rebelle sujet d'un temeraire Amant.
Il se joint aussi-tost aux Rois nos adversaires,

Il souleve aussi-tost des peuples tributaires;
Et soit que le destin ce grand Maistre des Dieux,

Voulut par ce forfait me le rendre odieux;
Soit qu'il voulût montrer avec cette injustice,

Que toujours près d'un throsne il cache un pre-
cipice:

Il presta sa faveur à d'injustes desseins,
Et remplit de lauriers de criminelles mains.

La victoire suivit le traistre Alcionée,
Mon Pere succomba sous cette destinée,

Et se vit pour tout bien reduit dans un Châ-
teau,

Trop petit seulement pour lui faire un tombeau:
Voy donc jusqu'où l'ingrat sceut abaisser mon

Pere,
Et par ce qu'il a fait, voy ce que ie doy faire.

Remets devant tes yeux tant de lieux desolez,
Tant de Palais détruits, tant de Temples brû-

lez,
Voy dans leur propre sang nos Provinces plon-

gées,
Voy cent belles Citez en Sepulchres changées,

Voy la flame, le meurtre, & voy de tous costez,
 Comme en un autre Enfer regner les cruautez :
 Compte enfin les forfaits de ce cœur sanguinaire
 Et par ce qu'il a fait, voy ce que ie doy faire.
 Je ne t'ay retracé son crime & mon tourment,
 Que pour te faire voir que ie hay iustement.

T H E O X E N E.

S'il croit que vous l'aimez, & si durant nos
 plaintes,
 Son amour abusé s'est nourry de vos feintes,
 Pensez-vous qu'un mépris en tout temps pe-
 rilleux
 Outrage impunement ce courage orgueilleux ?
 Voyez ce qu'un refus a pû dessus son Ame,
 Combien sur cet Etat il attira de flame.
 Et pensez après tout que sur les grands esprits,
 Un refus agit moins que ne fait un mépris.
 Ne me soupçonnez pas de prendre sa querelle,
 Et de défendre ici le party d'un rebelle ;
 Ne me soupçonnez pas d'arrester vostre main,
 Quand elle va punir ce courage inhumain :
 Helas ! quand ie repasse en mes tristes pensées,
 Avec vos malheurs mes miseres passées,
 Quand ie voy le tombeau qui renferme les
 miens,
 Quand ie voy pour tout bien la cendre de mes
 biens,
 Et que d'une maison en gloire si feconde,
 Je suis seule restée aux traverses du monde,
 Je ne puis me forcer, ni retenir ces pleurs
 Que poussent par mes yeux de si fortes douleurs.
 Je souhaite, ie veux que vôtre haine extrême
 Vous porte à la vengeance, & me vange-moy-
 mesme ;

TRAGÉDIE.

7

Mais j'apprehende aussi qu'au lieu de vous van-
ger,

Elle ne vous entraîne en un nouveau danger,

Quoi qu'après tant de maux, la haine vous
inspire

Dissimuler encore, c'est conserver l'Empire.

LYDIE.

Moy que ie dissimule, & que sans m'offenser,

Je flatte un ennemi, que ie puis abaisser!

Moy, que par une feinte en la chetez infigne,

Du thronne qui m'attend ie me declare indigne.

Non, non le Ciel m'a mise en un rang, dans
un point,

Que l'on peut bien flatter, mais qui ne flatte
point.

J'ai sceu dissimuler, & j'ai sceu me contraindre,

Tandis que nos malheurs nous apprenoient à
feindre,

Et que contre les maux qui traversoient nos
jours,

La feinte seulement estoit nostre secours.

Enfin j'aimai la feinte, & j'en estois capable,

Tant qu'elle fut pour nous un vice profitable,

Mais la dois-je employer où je voy clairement,

Qu'elle ne peut servir qu'à mon propre tourment?

Mais la dois-je employer, & dois-je en faire
compte,

Où comme à mon tourment elle sert à ma honte.

On dit qu'Alcionée assuré de ma foy,

Ose encore aujourd'huy me demander au Roy,

Et sçachant ce dessein, qui m'est un mal ex-
trême,

Dissimuler encore, c'est l'approuver moy-même.

Le pourrois-je bien voir sur mon trosne appuyé,

Lui qui n'est pas encore de mon sang essuyé?



81 ALCIONE'EE

Que ne puis-je moy-même à la perte animée,
Vanger de cet Etat la grandeur opprimée ;
Que n'est-il bien séant à mon sexe, à mon rang,
De paroistre inhumaine, & de verser du sang,
Ma main contenteroit ce cœur qui dissimule,
Et contre ce Geant, je ferois un Hercule,
Je me rendrois l'appuy de la gloire des Rois,
Je vängerois le throsne, ou bien je perirois.

DIOCLE'EE.

Laissez faire le Roy.

LYDIE.

Le Roy même autorise,
Ou semble autoriser cette injuste entreprise.
Un rebelle aime un throsne, un Roy l'y veut
porter,

Et lui-même en descend pour l'y faire monter ;
O Dieux ! le souffrez-vous ?

DIOCLE'EE.

Rendez-vous en certain
Devant que de montrer une si iuste haine,
Si d'un si fol amour il s'estoit detaché,
Vostre haine est un feu qu'on doit tenir caché.

LYDIE.

L'empêcherai du moins en la faisant paroistre,
Qu'en ce cœur aveuglé l'amour puisse renaistre.

DIOCLE'EE.

Ce discours genereux, ce noble sentiment,
Montre moins vos transports que vostre juge-
ment.

De moy j'aurois pensé qu'un peu d'indifference
Pouvoit seule étouffer cette haute esperance,
Et que pour rebuter de superbes esprits,
Une douce froideur peut autant qu'un mépris.
Cette froideur instruit une ame ambitieuse,
Mais la haine l'outrage & la rend furieuse,

TRAGEDIE. 9

Et c'est souvent un trait qui ruine & qui perd
 Et celui qu'on attaque, & celui qui s'en sert.
 Ainsi i'ay toujourns crû qu'une haine irritée,
 Doit estre aux grands desseins la derniere écoutee,
 Et qu'on en doit user qu'en une extremité;
 Où tout autre secours est vainement tenté;
 Mais toutes ces raisons sont raisons du vulgaire,
 Vous sçavez mieux que nous ce que vous devez
 faire,
 Les Rois comme les Dieux tout puissans ici bas,
 Ont toujourns des clartez que les autres n'ont
 pas.

LYDIE.

Non, non, ne pensez pas que ma foiblesse esclatte,
 Que la haine m'emporte, ou que mon rang me flatte,
 Ni ma condition, ni mon ressentiment
 Ne peuvent me porter jusqu'à l'aveuglement.
 Je hay, ie puis punir, mais ie suis équitable,
 Je me veux ressentir, mais ie suis raisonnable,
 Et ie ne voudrois pas que ma haine, ou mon rang
 Coustât à cet Empire une goutte de sang:
 Tâchez donc de sçavoir si ce cœur temeraire,
 Me considere encore ainsi que son falaire.

DIOCLE'E.

Alcire avec lui traite confidemment,
 Il l'y faut employer.

LYDIE.

Voyez-le promptement.

DIOCLE'E.

Espererez tout, Madame, & de ma diligence,
 Et de la part qu'il a dedans sa confidence.



Puis sur vostre rapport, & dessus vostre foy,
Sans plus dissimuler j'ray parler au Roy.

Lydie demeure seule.

Que fais-ie, malheureuse, oublieray-ie que
j'aime;

Détruiray-ie un Amant? me perdray-ie moy
même?

Mais languiray-ie aussi dans une passion,
Dont ie ne puis brûler qu'à ma confusion;
En chassant cet amour ie me fais violence,
Mais en le retenant ie trahis ma naissance:
L'expose enfin mes iours à des maux infinis,
Et quand ie le retiens, & quand ie le bannis.
Il n'importe achevons, éteignons cette flamme,
Ou l'empêchons au moins de regner dans nôtre
ame,
Etouffons un amour que l'honneur nous défend,
Et puis qu'il faut souffrir, souffrons en triom-
phant.



SCENE II.

ALCIONE'E, ACHATE.

ALCIONE'E.

N On, non, cette grandeur, ce charme de
tant d'ames,
N'est pas un aliment qui nourrisse mes flâmes;
Non, non, ne pense pas que cette passion,

TRAGÉDIE.

III

Soit un feu rallume par mon ambition.
 J'aimay, j'aime Lydie, & cette amour extrême
 Ne leve point les yeux jusqu'à son diadème:
 Elle a dans ses appas tout ce qui m'a tenté,
 Et je croy que le Sceptre est sa moindre beauté.
 Ainsi cette grandeur qui la rend adorable,
 N'est pas une raison qui me la rende aimable;
 Ces grands noms de Princesse & de Fille de Roy,
 Ne sont pas des attraits, ni des charmes pour
 moy,
 Elle attend de son Pere un sceptre, une couronne;
 Mais elle n'attend rien que cette main ne donne,
 Mais elle n'attend rien d'un Pere couronné,
 Que cette même main n'ait quelquesfois donné.

A C H A T E.

On sçait que vostre main heureusement hardie,
 A rendu la Couronne au Pere de Lydie;
 Mais si vous lui rendez un throsne redouté.
 Songez que c'est un bien que vous aviez osté,
 Et qu'on observe icy cette iuste maxime,
 Que rendre est un devoir; & qu'oster est un
 crime.

On sçait de tous costez qu'après un long effroy,
 Vous donnastes la paix aux prieres du Roy,
 Mais resouvenez-vous qu'il vous l'a demandée,
 Qu'en glorieux vainqueur vous l'avez accordée;
 Et sçachez après tout qu'un Roy n'aime jamais
 Quiconque l'a réduit à demander la paix.
 Pouvez-vous donc encore contre toute appa-
 rence,
 Avec vostre amour nourrir quelque esperance.

A L C I O N E E.

Que n'espere-t'on pas des promesses d'un Roy?

A C H A T E.

Il s'en peut dispenser, ainsi que d'une loy.



Il est vrai que le Roy vous promet la Princesse,
 Mais comment? & pourquoy fit-il cette promesse?
 Dans ce gouffre d'horreurs où vous l'aviez ietté,
 Fut celui qui promet ou la nécessité?
 Il voyoit l'étranger au sein de ses Provinces,
 Il avoit veu couler le sang de tous ses Princes.
 Il voyoit sa grandeur, & son Empire à bas,
 Il sçavoit que ses maux venoient de vostre bras,
 Et pour ressusciter sa fortune mourante,
 Selon vos passions il vous promet l'Infante:
 Jugez si dans l'excez de cette averfité,
 C'est un Roy qui promet, ou la nécessité.
 Pour voir à vôtre amour cette Princesse acquise,
 Il falloit l'obtenir dès qu'elle fut promise,
 Il falloit mieux conduire un si noble dessein,
 Il falloit l'épouser les armes à la main,
 Et non pas tout d'un coup, comme par quelques
 charmes,
 Contre vos Protecteurs tourner vos propres ar-
 mes,
 Ni repousser des Rois qui vous eussent vangé,
 Si d'un second refus on vous eût outragé.

ALCIONE'E.

J'ai montre ma franchise.

ACHATE.

Et peu d'experience.

ALCIONE'E.

Achate au moins j'ai plû par cette confiance.

ACHATE.

Il falloit plaire moins, & vous assûrer mieux.

ALCIONE'E.

Je devois obéir à cet Arrest des Dieux.

Le reste est du destin, Mais j'apperçois Alcire,

SCENE II

TRAGEDIE.

13



SCENE III.

ALCIRE, ALCIONE'E.

ALCIRE.

JE le trouve à propos, & comme on le desire.
Vous puis-je dire un mot ?

ALCIONE'E.

Vous le pouvez, surquoy ?

ALCIRE.

Mais.

Il montre Ashate.

ALCIONE'E.

Parler à nous deux, ce n'est parler qu'à moy.

ALCIRE.

Empeschez que ces bruits ne courent davan-
tage.

ALCIONE'E.

Que dites-vous, quels bruits ?

ALCIRE.

D'amour, de mariage.

On dit parmi le peuple, on le dit à la Cour,

Que l'Infante est l'objet que poursuit vostre
amour :

On veut mesme aveugler le sage Alcionée,

Jusqu'à lui faire attendre un si haut hymenée ;

On veut qu'il ait si peu de generosité,

B

Qu'il redemande un bien dont il fut rebuté.

Songez à faire voir,

ALCIONE'E.

Laisse, laisse tout croire,

Ne te mêle de rien, j'aurai soin de ma gloire.

ALCIRE.

Mais ce bruit déjà grand peut aller iusqu'au Roy.

ALCIONE'E.

Le Roy n'en sçaura rien, qu'il ne sçache de moy.

Pour obtenir un prix où j'ay droit de pretendre,

Je veux bien que ce bruit serve à me faire entendre.

Quoi, n'aimerois-je pas, où l'on me l'a permis?

Quoi, n'aimerois-je pas où le Roy m'a promis?

ALCIRE.

Je croi que vôt're amour est un amour extrême

Une fille est aimable avec un diadème;

Mais je crains que le Roy, de qui vous vous

vantez,

Ne s'oppose lui-même à vos felicités.

ALCIONE'E.

La honte d'un refus n'a rien que j'apprehende.

ALCIRE.

On doit l'apprehender tandis que l'on demande.

ALCIONE'E.

Mon amour ne voit rien qu'il doive apprehender.

ALCIRE.

Vous voulez donc vous taire, & ne rien demander.

ALCIONE'E.

Ne te travaille point d'une peur importune,

Et laisse à mon amour le soin de ma fortune;

Alcire le Roy m'aime, & pour tout m'accorder,

Il attend seulement que j'aie demandé.

TRAGEDIE.

15

ALCIRE.

Ici de grands hazards precedent la victoire.

ALCIONE'E.

J'aime les grands hazards, qui menent à la gloire.

ALCIRE.

Mais dans ce haut dessein iusqu'où va vostre espoir,

Un Sceptre vous manquant, vous manquez de pouvoir.

ALCIONE'E.

Non, ie n'ai point d'Etats, ie n'ai point de Couronne,

Que mon Pere me laisse, ou que le sort me donne,

Mais apprends de ce bras, tout malheureux qu'il est,

Que qui peut en oster en a quand il lui plait.

ALCIRE.

Ie n'ignorai iamais qu'il n'est point de conquêtes,

Qui ne soient aux grands cœurs des faveurs toutes prestes;

Le Ciel vous doit aider, il aide aux genereux.

Alcire se retire.

ALCIONE'E.

Nous perirons, Alcire, ou nous vivrons heureux.





SCENE IV.

ALCIONE'E, ACHATE.

ALCIONE'E.

A Leire envieroit il le bonheur de ma vie?
ACHATE.

Je dirois par raison ce qu'il dit par envie?

Voyez si son discours peut donner quelque fruit,

Ft ne regardez pas au cœur qui l'a produit;

Qu'il vienne d'un vrai zèle, ou d'un zèle hypo-
crite,

Que nous importe-il pourveu qu'il nous profite?

Un thresor, un grand bien, n'est pas moins pre-
cieux,

Pour venir d'un endroit qui nous est odieux.

Icy pour vostre bien ie ne sçauois rien feindre,

Vous esperez beaucoup, mais vous devez plus
craindre,

Je sçai bien qu'on attaque, & qu'on blesse un
Amant,

Lors qu'on n'est pas d'accord avec son sentiment;

Mais ie sçai bien aussi qu'ou le danger éclatte,

Bien souvent on le tuë à l'instant qu'on le flatte.

Voyant donc maintenant où va vostre transport,

I'aime mieux vous blesser que vous donner la
mort:

Songez encore un coup qu'un Prince magna-
nime,

TRAGÉDIE.

17

Fut de vos passions l'effroyable victime.
 Songez encore un coup qu'un Monarque offense,
 A veu par vos fureurs son trosne renversé ;
 Et pensez après tout qu'à ce Monarque mesme
 Vous allez demander plus que son diademe.
 Enfin s'il vous refuse.

ALCIONE'E.

On me traitera mieux,
 Laisse moy pour le moins cet espoir glorieux.

ACHATE.

Vous ne songez donc pas que par un sort étrange
 Vous n'avez plus d'amis dont le cœur ne se
 change,

Qui vous aimâ, vous hait ; un sort injurieux
 Convertit vos amis en autants d'en vieux.
 Quiconque vous aida s'efforce de vous nuire,
 Où l'on vous élevoit, on tasche à vous détruire,
 Et de la même main qui vous rendit vainqueur,
 Je voy sortir le trait qui vous perce le cœur.

ALCIONE'E.

Que des amis ingrats montrent leur perfidie,
 Achate il me suffit d'estre aimé de Lydie :
 Serois-je sans ardeur, où tout est enflammé,
 Et n'aimerois-je pas où ie me vois aimé.

ACHATE

Si l'Etat, si le Prince, à vôtre amour s'oppose,
 Qui pourra prés de lui soutenir vôtre cause ?

ALCIONE'E.

Mes grandes actions, mon courage & ma foy,
 Seront les vrais amis qui m'ont serviront pour moy.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, LYDIE.

LE ROY.



Uoy ma Fille , est-ce à moy , que
vostre ame contrainte ,
Doit cacher si long-temps la cause de
sa plainte.

LYDIE.

Que ne pouvez-vous voir sur mon front pallis-
sant
Le funeste sujet d'un trouble si puissant ,
Pour le moins mon silence aujourd'hui neces-
saire ,
Retiendrait un discours peu capable de plaire ,
Et me delivreroit de ce nouveau tourment ,
D'opposer ma parole à vôtres sentiment.
Mais peut-estre est-il vrai que pour sauver l'Em-
pire ,
Quelque Dieu m'inspira ce que ie crains de dire ,
Et que ce haut destin qui protege les Rois ,
Veut pour vôtres grandeur se servir de ma voix.

Il faut donc passer outre, il faut que ie m'ex-
prime,

Que par vôtre interest ma parole s'anime,
Et que ie parle ici d'autant plus librement,
Que c'est pour soutenir vôtre honneur seule-
ment.

Non, non, ne pensez pas qu'une haine obstinée
Me rende inaccessible aux vœux d'Alcionée,
Et que mon sentiment s'oppose à son espoir,
Si vôtre volonté lui permet d'en avoir.
Bien qu'il sorte d'un sang, qu'il soit d'une nais-
sance

Où l'on n'est destiné que pour l'obéissance,
Bien qu'il n'ait rien de grand que cette cruauté,
Qui d'un trosne pompeux vous a precipité;
Bien que les actions de cette ame inhumaine
Me doivent iustement inspirer de la haine,
Fallut-il me gesner, fallut-il me trahir,
Je suis presté à l'aimer, s'il faut vous obéir.
L'adorerai cette ame & si basse & si noire,
Si c'est vôtre desir, si c'est pour vôtre gloire,
Et de peur de déplaire à qui ie dois ceder,
Je deviendrai captive où ie dois commander.
Mais pourrois-je penser qu'un Roy si magnani-
me,

Voulut en ce cruel recompenser le crime?
Qu'un Roy si genereux, & si loin du danger,
Carressât l'ennemy dont il se peut vanger.
Qu'un Roy mesme oubliant son auguste Fa-
mille,
A son propre bourreau voulut donner sa Fille,
Et qu'en un mesme temps vôtre facilité,
Mit le Sceptre en la main qui vous l'avoit osté.
Aurois-je à vôtre honneur un penser si con-
traire,

L'aurois-je de mon Roy, l'aurois-je de mon
Pere ?

Un Monarque si grand oublieroit-il son rang,

Un Pere si sensible oublieroit-il son sang.

Si ce cruel auteur des miseres communes

Ne pût me posseder durant nos infortunes,

Durant que des malheurs, dont l'on doit l'ac-
culer,

Vous mettoient en estat de ne rien refuser ;

Maintenant que du Ciel l'ordonnance fatale,

Rend à vôtre vouloir vôtre puissance égale,

Le traistre obtiendra-t'il pour s'estre revolté,

Ce qu'il n'obtiendrait pas pour sa fidelité.

Que la rebellion sera charmante & belle,

Si mesme vos faveurs élevent le rebelle,

Et qu'elle infectera de coupables esprits,

Si mesme leurs fureurs trouvent chez vous un
prix.

Ainsi ce furieux fait des vœux detestables,

Il croit que ses forfaits lui seront profitables,

Il regarde le trosne où l'on vous voit monter,

Comme un bien qu'il vous laisse, & qu'il peut
vous ôter :

Bref ce n'est pas assez que son Roy lui pardonne

S'il ne lui donne encore sa Fille & sa Couronne.

Ha, Sire, ce penser me fait fremir d'horreur,

Et si j'ose le dire il m'emplit de fureur.

Que croiroit l'Univers après cette hymenée,

Qu'attend avec orgueil l'ingrat Alcionée ;

Ne penseroit-t'on pas que la peur & l'effroy

Vous ont fait d'un rebelle accepter cette loy ?

Qu'à son ambition vostre crainte me donne ;

Que vous m'abandonnez pour garder la Cou-
ronne !

Et qu'enfin d'un sujet tout noirci de forfaits

TRAGEDIE.

21

Aux dépens de l'honneur vous rachetez la paix ?
Pardonnez mon transport qui va jusqu'à l'au-
dace,

Estant formé pour vous il merite sa grace,
Il combat seulement contre vos ennemis,
Et ie croy qu'estant iuste, il est aussi permis.

LE ROY.

Ie sçai qu'en vostre cœur la haine est legitime,
Que par elle pour moy vostre zele s'exprime,
Et que ie dois aimer ce noble mouvement,
Tout contraire qu'il est à nostre sentiment;
Mais celle qui pretend au rang de Souveraine,
Doit plus songer aux siens qu'à contenter sa
haine,

Et si sa passion ne peut aider l'Etat,
Elle doit l'étouffer ainsi qu'un attentat;
Il est vrai qu'autrefois cette terre estonnée,
Entre ses ennemis comptoit Alcionée,
Et que durant ce temps un courage si haut,
Ne sembloit meriter qu'un infâme échaffaut.
Mais depuis que chez nous mes soins le rame-
nerent,

Et que pour cet Etat les siens se rallumerent,
Quelques grands chastimens qu'il ait pû meriter,
Ses grandes actions ont sceu l'en racheter.
Ce n'est pas toutefois que j'approuve une au-
dace,

Qui pourroit iustement lui causer sa disgrace,
Et ie ne puis penser qu'un temeraire amour
Le rende une autrefois la fable de ma Cour.

LYDIE.

C'est toutesfois un bruit qu'il confirme lui-
mesme.

LE ROY.

On vous trompe, ma Fille, & ie sçai ce qu'il aime,



Il aime cet Etat, non pour le posséder,
 Mais afin que son bras vous le puisse garder;
 Et quoi qu'il entreprenne, & quoi que l'on en
 pense,

La gloire est son amour, csmme sa recompense;
 Toutesfois s'il est vrai, qu'au mépris de mes
 Loix,

Un ridicule amour l'aveugle une autrefois,
 Je lui ferai sentir qu'il est un temeraire,
 Que c'est par cet amour qu'il a sçû me déplaire;
 Et qu'il est rare enfin qu'une temerité,
 Reussisse deux fois avec impunité.

Allez, ma fille, allez, Alcire & Calisthene,
 M'en viennent apporter la nouvelle certaine,
 Ils ont ordre de moy d'observer ses discours,
 Ses desseins, son espoir, sa haine, ses amours.



SCENE II.

LE ROY, CALISTHESNE,
 ALCIRE.

LE ROY.

Cette ame est-elle encore en son mal obstiné,
 Enfin a-t'on pû voir où tend Alcionée?

CALISTHENE.

Sire, il tend à l'Empire, & n'a point de dessein,
 Qui ne promette un Sceptre à sa superbe main;

Pourroit-il aspirer iusqu'à vostre alliance,
 Sans aspirer aussi iusqu'à vostre puissance ?
 Vos Royales faveurs ont fait sa vanité,
 Et sont les alimens de sa remerité.

LE ROY.

Il nourrirait encore des feux illegitimes ;
 Donc le pardon d'un crime , augmenteroit ses
 crimes !

Et son ambition m'oseroit menacer,
 Quand i'ai la foudre en main toute presté à
 lancer !

Non , non , ie ne croy pas que cet ame indomp-
 tée,

Soit iusqu'à cet orgüeil une autrefois montée ;
 Depuis qu'il est rentré dans mon affection ,
 Son devoir sert de regle à son ambition ,
 Les services qu'il rend nous doivent faire croire,
 Qu'il fait de son devoir son plaisir & sa gloire :
 Et quand ie voy les biens qu'il apporte à l'Etat,
 Ie pense avoir songé son premier attentat.

Mais quand il aimeroit en seroit-il coupable ?
 Pour estimer Lydie en est-il condamnable ?
 Et contre ce grand cœur doit-je armer mon pou-
 voir ,

S'il veut se contenter d'un amour sans espoir.

JALCIRE.

Non , Sire , & c'est enfin la moindre recom-
 pense ,

D'avoir la liberté d'aimer sans esperance ;
 Mais l'amour nous aveugle , & contre tout de-
 voir ,

Quiconque a de l'amour a bien-tost de l'espoir.

Ie suis certes fâché , qu'un si noble courage ,
 A sa confusion en rende témoignage ,
 Il souffre de sa faute , & ce m'est un tourment ,

D'accuser un amy de cet aveuglement ;
 Mais de peur que ce mal qui peut faire un re-
 belle

N'estende plus avant sa racine mortelle ,
 Je doy le découvrir , & croy qu'il est permis
 Pour bien servir son Roy d'oublier ses amis.

Il aime donc l'Infante , il l'adore , il l'espere ,
 Et malgré nos raisons son amour persevere ;
 Il s'est même vanté que pour la posseder ,
 Il ne lui coûtera que de la demander :

Et quand j'ay combattu cette haute arrogance ,
 Quand j'ay dit qu'un Etat manquoit à sa nais-
 sance ,

Les Sceptres , m'a-t'il dit , sont au dessous de
 moy ,

Et qui peut en oster est au dessus d'un Roy.

Jugez si ce discours est l'image d'une ame ,
 Qu'un dessein vertueux puisse exempter de
 blasme ,

Qui fasse de vos loix tous ses contentemens ,
 Et de qui le devoir regle les mouvemens.

Il s'éleve , il s'enflâme , il menace , il dedaigne ,
 Cependant qu'il espere , il veut que l'on le crai-
 gne ,

Et la presumption est un signe apparent ,
 Qu'il aime le forfait , qui peut le faire grand.

L E R O Y.

Il veut donc me forcer d'user de ma puissance ,
 D'un amour odieux il passe à l'insolence ,
 Et croit peut-estre encore à confusion ,
 Passer de l'insolence à la rebellion.

Il ne se souviens plus que l'horreur de son crime ,
 Peut rendre contre lui tout excès legitime ;

Il ne se souviens plus , cet esprit insensé ,
 Qu'au lieu de le punir , ie l'ay recompensé ,

Done

TRAGEDIE.

25

Donc ma bonté l'aveugle, & fomenté en son
ame,

Tout ce qui me déplaist, & tout ce que ie blas-
me.

Ha qu'un Roy trop clement se prepare d'ennuy !
Que le pardon qu'il donne est dangereux pour
lui !

Que la clemence mesme est souvent criminelle,
Quand elle efface un crime, & pardonne au re-
belle.

Mais qu'il aime, qu'il aime, & fasse des forfaits,
Autant que son amour peut faire de souhaits,
Si j'ai pû l'élever, ie sçaurai bien l'instruire,
Que le mesme pouvoir sçait bastir & détruire.

A L C I R E.

Le voici,

L E R O Y.

Qu'il approche, il le faut écouter
Et s'il va trop avant, nous sçaurons l'arrester.



SCENE III.

ALCIONE'E, LE ROY.

ALCIONE'E.

C O mblé de vos faveurs, ie sçai bien que
l'envie,

C

Attaque également & ma gloire & ma vie,
 Et sçachant le pouvoir & les injustes droits
 Que ce pâle Démon usurpe auprès des Rois,
 Je craindrois d'approcher de ce trône adorable,
 S'il n'estoit occupé par un Prince équitable.
 Ainsi vostre justice est le bras glorieux,
 Qui soutient mon party contre mes envieux,
 Elle rend à mon cœur la premiere assurance,
 Elle chasse la peur d'avec mon esperance,
 Et me permet encore de m'approcher de vous,
 Avec ce mesme espoir qui fait tant de jaloux.
 Pourquoi craindrois-je aussi que leur main
 triomphante,
 Derobast à mes vœux une si belle Infante?
 Vous me l'avez promise, & s'il est vrai qu'un
 Roy,
 Se fait de sa parole une puissante loy,
 Que n'attendrois-je pas du Roy le plus auguste,
 Qui ioigne à sa grandeur le beau titre de iuste?
 Donc si mes ennemis condamnent mon espoir,
 Et pour le ruiner assemblent leur pouvoir;
 Je n'opposeray rien contre leur violence,
 Vostre seule promesse est ici ma défense,
 Je diray seulement s'ils osent murmurer,
 Un grand Roy qui promet, commande d'esperer.
 Ainsi j'espererai malgré ces ames basses,
 Qui fondent leurs plaisirs sur nos seules dis-
 graces,
 Et pour confondre enfin de si grands ennemis,
 Je dirai seulement que mon Roy m'a promis.
 L E R O Y.
 Soyez en vos desseins plus iuste & plus modeste,
 Quand l'esperoir est trop haut, il est souvent fu-
 neste.
 Ecoutez-vous encore un amour furieux

Qui vous nuit, qui vous perd, qui vous rend
odieux?

Voulez-vous mon Etat, voulez-vous ma Cou-
ronne,

N'estes-vous pas content du rang que ie vous
donne?

C'est là que vos desirs se doivent arrester,

Et passer plus avant, c'est vous precipiter.

J'ay de vostre grandeur élevé l'édifice,

Gardez que vostre amour n'en soit le precipice,

Qu'il n'éloigne de vous & mon cœur & mes
soins,

Et qu'en esperant trop vous ne possediez moins.

Me demander ma Fille! ha c'est trop entrepren-
die,

Et trop peu l'estimer que d'ofer y pretendre.

A L C I O N E' E.

Je sçai bien que mon sort n'eut iamais de clairté

Qui ne fût un rayon de vostre Majesté.

Je sçai bien que des Cieux la puissance fatale,

Rend à vostre Grandeur ma fortune inégale;

Je sçai bien que Lydie est assise en un rang,

Où n'arriva iamais personne de mon sang:

Mais depuis cet instant qu'une sainte promesse,

Permit à mon amour d'esperer la Princesse,

Je croy sans m'ébloüir regarder ce Soleil,

Et par vostre promesse estre fait son pareil.

L E R O Y.

Songez-vous sans horreur à des iours si funebres,

Que vos seuls attentats couvrirent de tenebres?

Et pouvez-vous penser que ie vous ay promis,

Sans penser aux forfaits que vous avez commis?

Sans craindre en même temps l'effroyable iustice

Qui doit aux attentats l'exemple du supplice.

Ne vous souviens-il plus des desordres passez,

C ij

Ne vous souviens-il plus de les avoir causez ?
 Osez-vous demander le loyer d'un outrage,
 Et pensez-vous qu'on doive où la contrainte en-
 gage ?

Par vos lasches desseins accablé d'ennemis,
 Et craignant pour mon peuple, il est vrai j'ai
 promis ;

Mais de cette promesse autrefois nécessaire,
 N'attendez point d'effet qui ne vous soit con-
 traire,

Pour le bien de l'Etat ayant scû l'avancer,
 Pour le bien de l'Etat ie puis m'en dispenser.

Changé donc en respect des flâmes insensées,
 Que cette ambition sorte de vos pensées ;
 Enfin n'esperez plus, les throsnes sont des
 Cieux,

Où ne doivent monter que des Rois ou des Dieux.

ALCIONE'E.

S'il faut par des Etats meriter la Princesse,
 Le Soleil n'en voit point, eù mon bras ne s'a-
 dresse.

Cet œil qui va par tout, n'en voit point de si
 forts,

Où vos commandemens ne portent mes efforts ;
 Et d'où malgré le sort mes armes fortunées,
 N'amene en vos fers des testes couronnées.

Pourvû que m'élevant entre les Potentats,
 Sous mon autorité ie range des Etats ;

Pourvû qu'à mon destin ie joigne une couronne,
 Qu'importe que mon Pere ou ma main me la
 donne ?

Animez donc ce cœur, commandez que ce
 bras,

Ou pour vous ou pour moy conquiste des Etats ;
 Et lors ie donneray de glorieuses marques,

TRAGEDIE. 29

Que qui peut en gagner est du sang des Monar-
ques ;

Se mettre au rang des Rois, ne le devoir qu'à
foy,

N'est pas moins glorieux que de sortir d'un Roy.

L E R O Y.

J'estime comme vous une ame non commune,

Qui tient de sa vertu des dons de la fortune,

Et ie ne doute point que vos puissantes mains,

Ne changent en effets vos illustres desseins :

Mais quoy que vous puissiez, des victoires si
grandes

Devoient pour vostre bien preceder vos deman-
des.

Apprenez toutesfois qu'à mon cœur, qu'à mes
yeux,

Un Etat usurpé n'est qu'un bien odieux ;

Vostre bras, dites-vous, gagnera la Couronne,

Mais peut-elle estre à nous quand le crime la
donne ?

Un temeraire amour vous donne-t'il des droits,

Sur les successions des legitimes Rois ?

Vous est-ce une raison de troubler des Provinces,

D'attaquer sans respect la majesté des Princes,

Et de porter les mains sur une autorité,

Où vous ne monteriez que par la cruauté.

Quoy d'amant trop aveugle, & peut-estre cou-
pable,

Vous vous rendrez encor conquerant detestable ?

Non, non, ne pensez pas qu'en ce dereglement,

J'aime un usurpateur plus qu'un aveugle amant.

A L C I O N E' E.

He bien, j'iray chercher ces Rois illegitimes,

Dont la fiere grandeur est l'effet de leurs crimes,

Et que mille attentats cruellement commis

C iij

ALCIONE'E

Rendent des autres Rois les communs ennemis,
 Ainsi ne m'attaquant qu'à de coupables testes,
 Je ne puis obtenir que de iustes conquestes;
 Et si chacun a droit de chasser les Tyrans,
 Auray-je un rang injuste entre les conquerans.

L E R O Y.

Quand vous seriez vainqueur d'autant de ty-
 rannies,

Qu'en peuvent enfanter de brutales manies,
 Quand par l'heureux effort de vos seules vertus
 On verroit sous vos pieds cent Tyrans abatus.
 Si l'esprit de Lydie à vos vœux est contraire,
 Devez-vous souhaiter un si triste salaire;
 Et quant à vostre amour on la destineroit,
 Pourriez-vous rechercher un cœur qui vous
 fuirait.

ALCIONE'E.

Que ne m'est-il permis après vostre promesse,
 De choisir pour mon luge une grande Princesse,
 Que n'y consentez-vous, que n'estes-vous d'ac-
 cord,

Qu'elle soit aujourd'huy l'arbitre de mon sort.

L E R O Y.

Après mille faveurs qui passent vostre attente
 Dont l'ambition même auroit esté contente,
 Voyez l'Infante, allez, sçachez son sentiment
 Icy ie me souiens à son consentement:
 Estes-vous satisfait, croyez-vous qu'on vous
 aime?

ALCIONE'E.

J'ay tout ce que ie veux, mon bonheur est ex-
 treme.

Amour, tantost propice, & tantost rigou-
 eux,

Il demeure seul.

Est-il sous ton Empire un Amant plus heureux,
 Si ie suis ton captif, mon servage m'honneur,
 Une Princesse m'aime autant que ie l'adore?
 Et puis-je desormais esperer vainement,
 Si mon bonheur consiste en son consentement.



SCENE IV.

ALCIRE, CALISTHENE,
 ALCIONE'E.

ALCIRE.

C'est par cette action qu'un si sage Monar-
 narque
 Donne de sa justice une éternelle marque;
 C'est par le successeur qu'il se veut designer,
 Qu'il se montre aujourd'huy plus digne de re-
 gner,
 Mais à quelque degré de grandeur & d'estime,
 Où vous puisse porter un Roy si magnanime,
 Sa iustice feconde en mille heureux effets,
 Vous y mettra plûtard que n'ont fait mes sou-
 hairs.

ALCIONE'E.

Ie n'ay iamais douté de cette pure flame,
 Que mes seuls intersts allume dans vostre ame;
 Ie sçay que vos esprits genereux & constans,
 Ne peuvent s'infecter par les vices du temps;

Aussi ne fais je estat de ma bonne fortune,
 Que pour la voir un iour avec vous commune,
 Et lors que mon destin cesse de me troubler,
 Je n'en veux des bienfaits que pour vous en com-
 bler.

Mais ma prosperité n'est pas tant affermie,
 Qu'el ne craigne encore une atteinte ennemie.
 Je trouve auprès des Rois chaque instant hazar-
 deux,
 Et c'est bien s'asseurer que de craindre auprès
 d'eux.

J'ay donc besoin d'amis, de qui la main puissante
 Soutienne auprès du Roy ma fortune naissante,
 Et ie les trouve en vous, ces amis genereux,
 Dont la seule amitié pourroit me rendre heu-
 reux.

C A L I S T H E N E.

Que redouteriez-vous ?

A L C I O N E' E.

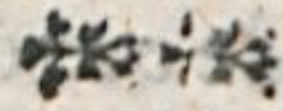
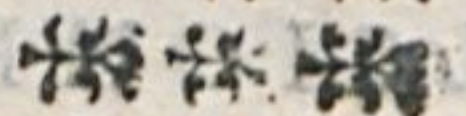
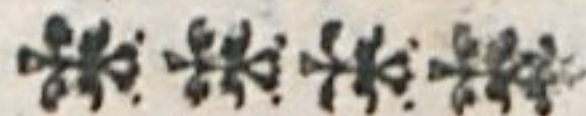
Cette maudite envie,
 Qui s'attaque toûjours à la plus belle vie.

A L C I R E.

Que ce monstre paroisse, en fin nous ferons voir,
 Que la vraye amitié n'est jamais sans pouvoir ;
 Esperez tout de nous, & selon vostre attente,

A L C I O N E' E.

Revoyez donc le Roy, moy ie verray l'Infante





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYDIE, seule.

STANCES.



U'aye-ie fait, qu'ay-ie resolu;
Et dedans mon ame incertaine,
Qui sera le plus absolu,
Ou de l'amour, ou de la haine;
Mais doy je encore consulter,
Après que l'on m'a vû tenter
Tout ce que peut un adversaire?

Où queil, honneur, cruelle loy,
Dois-je tout faire pour vous plaire,
Ne dois-je rien faire pour moy.

J'ayme, & par un destin nouveau,
J'ay parlé contre ce que j'ayme,
Je le voudrois voir au tombeau,
Je voudrois qu'on m'y vit moy-mesme;
Estrange effet de ce devoir,
De ce tyrannique pouvoir,
Qui nous gourmande, & qui nous brave!

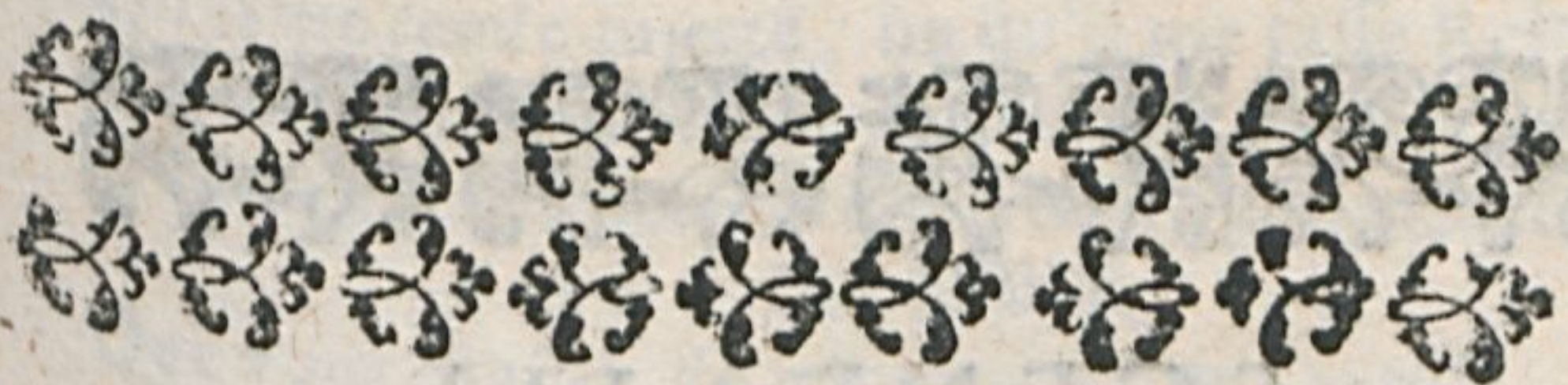
Ha ! pour te monstret generoux,
 Triste cœur, orgueilleux esclave,
 Dois-tu te rendre malheureux ?

Non, non, suivons un autre objet,
 Que l'amour, que ma fiame vive ;
 Mais aymerais-je mon sujet,
 Et me rendrai-je sa captive :
 Mais pourquoy ne puis-je l'aimer ?
 Pourquoi ne peut-il m'enflammer ?
 S'il ne regne, il en est capable ;
 Aymons donc, suivons cette loy,
 La vertu n'est pas moins aimable,
 Dans un sujet que dans un Roy.

Injustes & lasches desseins,
 N'est-ce pas ce sujet rebelle,
 Qui jusqu'aux lieux les plus saints
 A porté sa main criminelle.
 Aimerons-nous un furieux,
 Un Sujet si pernicieux,
 Qui de son Roy fit sa victime,
 Hayssons c'est trop combatu,
 Icy mon amour est un crime,
 Et ma hayne est une vertu.

O Dieux qui connoissez.





SCÈNE II.

DIOCLE'E, LYDIE.

DIOCLE'E.

M Adame, Alcionée
Demande à vous parler.

LYDIE.

Ha que ie suis gesnée !

Qu'il entre ; routesfois.

DIOCLE'E.

C'est de la part du Roy.

LYDIE.

Qu'il entre. Que ferais-je ; ô Dieux inspirez
moy,l'espere en vostre appuy, ie crains en ma foi-
bleffe,

Ne m'abbandonnez point.





SCENE III.

ALCIONE'E, LYDIE.

ALCIONE'E.

ENfin , belle Princesse,
A tant de tristes iours, de peine & de tour-
ment,

Je verray succeder un bienheureux moment.

Si j'ay dit jusqu'icy, j'ayme, je persevere,

Aujourd'huy plus heureux, ie puis dire, i'espere.

LYDIE.

Comment ?

ALCIONE'E.

Le Roy consent à mes felicitez ;

Et dois estre heureux si vous y consentez :

Il promet à mes vœux une divine Infante,

Mais pour me la donner il veut qu'elle y con-
sente :

Ainsi pour augmenter les biens que ie reçoÿ,

Il veut que ce soit vous qui vous donniez à
moy.

LYDIE.

Je ne suis pas à moy, pour me donner moy-même,

Je dépend d'un pou voir legitime & suprême ;

Mais si le Roy consent à vos felicitez,

Vous possédez déjà ce que vous souhaitez.

Je ne murmure point, sa main est souveraine,

Qu'il

TRAGEDIE. 37

Qu'il me rende sujette, ou qu'il me fasse Reine,
On me verra contente, & sans luy resister
D'un pas indifferent, ou descendre, ou monter,

A L C I O N E E.

Que vous chassez de monde avec une parole,
Qu'elle brise de fers, & qu'elle me console!
Croirois-je injustement qu'un bien si precieux,
Jusques dedans le Ciel me fait des envieux!
Enfin vous consentez.

L Y D I E.

L'obéys, c'est tout dire.

A L C I O N E E.

Que de nouveaux plaisirs vont suivre mon
martyre,
Et que vous ajoutez à mon contentement,
Si vostre obéissance est un consentement!

L Y D I E.

Pourveu que vostre amour si long-temps con-
damnée,
Aprés tant de travaux soit enfin couronnée,
Pourveu qu'à vostre espoir succedent des effets
Favorables, heureux, & selon vos souhaits,
Qu'importe à vos plaisirs qui leur donne nais-
sance,
Ou mon consentement, ou mon obéissance.

A L C I O N E E.

Par le consentement nostre amour se fait voir,
Et par l'obéissance on montre son devoir.
L'un est libre & sans fard, l'autre est souvent
forcée,

Et souvent un effet contraire à la pensée.
Toutesfois il n'importe, & j'aime heureusement,
Si l'on vous voit au moins obéir librement.

Mais que dirai-je au Roy.

L Y D I E.

Qu'il fasse, qu'il projette,

D

Qu'il est Roy, qu'il est Pere, & que ie suis Su-
jette.

ALCIONE'E.

Ievay le voir, Madame,

LYDIE.

Allez. Qu'en croirons-nous ?
Le Roy (nous a-t'il dit) plus facile & plus
doux,

Consent à son amour ! ô Dieux qu'elle nou-
velle !

M'est-elle favorable, ou m'est-elle cruelle ?

Le Roy contre soy-même aujourd'huy revolté,

Suivroit-il un dessein qu'il avoit detesté ?

Feroit-il d'un Sujet un Prince legitime ?

Couronne-t'il l'amour qui lui sembloit un cri-
me ?

Me fera-t'il des loix qu'il devoit abhorrer ?

Me commandera-t'il pour se dés-honorer ?

Et moy-mesme aujourd'huy de ma gloire enne-
mie,

N'obéiray-ic enfin que pour mon infamie ?

Pour aimer mon Sujet, pour en faire mon Roy,

Et dépendre d'un bras qui dépendoit de moy.

Helas ! que de combats se donnent dans mon
ame,

Que j'y porte de fers, que j'y porte de flâme ;

Que le repos est loin de mes sens agitez.





SCÈNE IV.

DIOCLE'E, LE ROY, LYDIE.

DIOCLE'E,

Voicy le Roy qui vient.

LE ROY *parlant à sa suite, & à Dioclée-*
N'entrez pas; vous, sortez.

Vous est-il venu voir?

LYDIE.

Qui, Sire?

LE ROY.

Alcione.

LYDIE.

Il sort?

LE ROY.

A son amour il vous croit destinée,
Et ie ne doute point que vous n'ayez fait voir,
Ce que peuvent sur vous l'honneur & le devoir,

LYDIE.

Sire, vos volontez, contraires ou propices,
Feroit incessamment mes loix & mes delices.

C'est en obéissant que ie croy faire voir

Ce que peuvent sur moy l'honneur & le devoir.

Vous consentez enfin que cet Amant espere,

Et moy fais murmurer j'obéis à mon Pere:

Ne croyan pas faillir d'observer une Loy,

Qu'on me fit recevoir & d'un Pere & d'un Roy.

Comment, que dites-vous, & que pensez vous
faire :

LYDIE.

Suivre vos volontez, obeir, & vous plaire.

LE ROY.

Me plaire, en écoutant des amours detestez.

LYDIE.

Ie dois les écouter, si vous les écoutez.

LE ROY.

Oublierez-vous le rang où vous met la Cour-
ronne!

LYDIE.

Ie pourray l'oublier, si mon Roy me l'ordonne.

LE ROY.

Moy je consentirois à ces indignitez!

LYDIE.

Moy j'y consentiray, si vous y consentez.

Sire, m'éprouvez-vous, & croyez-vous en-
core,

Qu'obéir sans murmure est un art que j'ignore.

LE ROY.

Non, non, mais pour un throsne un Sujet est
trop bas,

Vous devez le sçavoir.

LYDIE.

Ne consentez-vous pas.

LE ROY.

Oüi, j'ai pû consentir qu'un Sujet teméraire,

Et digne d'un supplice, esperast un salaire;

Mais si j'ai consenti, ie l'ai fait seulement,

Pour vous voir résister à ce consentement:

I'attendois cet effet de cette noble haine,

Qui vous rendoit pour lui, juste et inhu-
maine.

TRAGEDIE.

41.

LYDIE.

Ce grand & juste effet vous auroit contenté,
Si j'eusse en ce dessein suivi ma volonté;
Donnez-moy seulement le pouvoir de combattre,
Le n'ay rien élevé que ie ne puis abattre,
Et ma seule rigueur paroissant à son tour,
Détruira d'un seul trait & l'Amant, & l'A-
mour.

LE ROY.

Je vous donne sur vous une entiere puissance,
Je vous dispense encore de vostre obéissance,
Et j'aime mieux vous voir resister noblement,
Que de vous voir enfin obeir laschement
Faites vôtres devoirs, montrez vous Souveraine,
Songez qu'il est Sujet, & que vous estes Reine.

LYDIE seule.

Ne deliberons plus, & sans autre propos,
Donnons tout à la gloire, & rien à mon repos.
Contentons aujourd'huy l'orgueil d'un diadème
Qui ne vaut pas la paix, que je m'oste moy-
même;
Et pour me faire voir digne d'une grandeur,
Qui mêle tant d'ennuis avec tant de splendeur,
Par une cruauté que j'ai déjà blasmée,
Montrons nous malgré nous indigne d'estre ai-
mée.
Faisons-nous un destin plein d'horreur & d'ef-
froy,
Mais voicy cet Amant.





SCENE V.

LYDIE, ALCIONE' E.

LYDIE.

Avez-vous veu le Roy ?

ALCIONE' E.

On le croyoit ici ; j'y revenois , Madame ,
 Pour lui voir confirmer le repos de mon ame.
 Vous pouvez cependant étouffer mes soupirs ,
 Vous sçavez ses desseins , vous sçavez ses desirs ,
 Il vous donne un pouvoir qui vous rend Sou-
 veraine ,

Donnez donc un Arrest qui finisse ma peine.

LYDIE.

Sçavez-vous que ce cœur est juste & genereux ?

ALCIONE' E.

C'est ce qui me doit mettre au rang des plus
 heureux.

LYDIE.

C'est ce qui doit apprendre aux ames temeraires,
 Que de trop grands desseins leur sont toujours
 contraires.

Craignez , craignez enfin un pouvoir absolu :
 N'aimez plus , croyez moy.

ALCIONE' E.

Qu'avez-vous resolu ?

L Y D I E.

Desirez-vous sçavoir ce que j'ay dû résoudre,
 Regardez cet Etat mis en feu, mis en poudre,
 Voyez nos maux passez, voyez vos actions,
 Et vous sçavez alors mes résolutions.

A L C I O N E E.

A ce nouveau discours, ie ne puis rien compren-
 dre,

L Y D I E.

Consultez vos forfaits, ils me feront entendre
 Celui qui de mon throsne a voulu me chasser;
 Demande insolentement que j'aie l'y placer!
 Jugez sans vous flatter, & d'une ame plus saine,
 Si ie dois de l'Amour à ces marques de haine,
 Es'il est iuste enfin, après tant de travaux
 De donner ma Couronne à l'auteur de mes
 maux.

A L C I O N E E.

N'estes-vous pas encore cette Princesse même,
 Qui permit l'esperance à mon amour extrême,
 N'estes-vous pas encore cette Divinité,
 Qui sembloit me conduire à ma félicité.

L Y D I E.

N'estes-vous pas encore ce mesme Alcionée
 Qui fit trembler un throsne où ie suis destinée?
 N'estes-vous pas encore ce Ravisseur d'Etats,
 Qui ne s'est signalé que par des attentats?
 N'estes-vous pas encore ce funeste aduersaire,
 Que j'ai vû travailler au tombeau de mon Pere?
 Moy, ie vous aimerois, non, non; n'attendez
 pas

Que le Tyran des miensait pour moy des appas.
 Voulez-vous voir enfin vôtre amour couronnée,
 Cessez d'avoir esté le traistre Alcionée.
 Voulez-vous plaire enfin à mon œil offensé,

Faites plus que les Dieux, revoqué le passé.

ALCIONE'E.

En quel gouffre de maux est mon ame plongé,
O Dieux, quel changement!

LYDIE.

Je ne suis point changée:

La haine est dans mon cœur un vieux ressentiment,

De qui vos attentats sont le commencement.

Non, je n'ay point changé, je fais toujours la même,

Toujours prête à vanger l'honneur du Diadème.

Non, je n'ai point changé, mais ce cœur plus ouvert

Vous montre seulement un feu qu'il a couvert,

Il est vrai que j'ai feint, mais il est équitable

De feindre quelquefois pour punir un coupable.

ALCIONE'E.

De quel estonnement frappez vous mes esprits?

Je trouve donc la peine où je cherchois un prix,

Je puis donc reprocher à ces yeux adorables,

Qu'en promettant des biens, ils font des misérables.

O Dieux! est-il possible, & dois-je enfin juger,

Qu'avec tant de vertus la feinte ait pû loger.

Ha c'est vous offenser; mais ce regard farouche,

Confirme à mon malheur, ce que m'a dit la bouche;

Mon trépas est conclu, ma ruine lui plaît,

Et sa bouche & ses yeux en ont donné l'Arrest.

Où, Madame, il est vrai, que ma main d'écarter

glée

Suivit les mouvemens de mon ame aveuglée,

J'ai chassé de chez vous le repos & la paix.

J'allumai ce grand feu qui brûla vos Palais.
On a vû par mon crime, & couler & s'étendre
Des Rivieres de sang, sur des plaines de cendre;
Enfin j'ai fait les maux qui troublerent vos
jours,
Et qu'à mes cruautez reprochent vos discours.
Mais, hélas! s'il est vrai que tout amour ex-
trême
Des crimes qu'il commet est l'excuse lui-même;
Combien doit ma Princesse excuser mes forfaits,
S'ils partent d'un amour qu'on n'égalâ jamais:
Il est vrai qu'ils sont grands, mais ils ont l'a-
vantage
D'estre d'un grand amour l'insigne témoignage.
Quey qu'à mes passions reprochent mes rivaux,
Si j'avois moins aimé, j'aurois moins fait de
maux.
Je sçai que le passé me perd, me dés-honore,
Mais pour vous posséder, j'aurois fait pis encore;
Pour obtenir un bien si grand, si précieux,
J'ai fait la guerre aux Rois, ie l'eusse faite aux
Dieux:
J'eusse renouvelé cette ancienne guerre,
Où le Ciel pour lui-même eut besoin du Ton-
nerre,
Bref, pour vous acquérir par des soins assidus,
Si j'eusse eu des Etats, je les eusse perdus.
Ainsi reconnoissez que ce cœur qui soupire
A recherché Lydie, & non pas son Empire;
Que j'aimay plus mes fers qu'un Sceptre glo-
rieux,
Et que je fus Amant plutôt qu'ambitieux.
Ainsi brûlant pour vous, ie vous ay souhaitée,
sans penser aux grandeurs où vous estes montée.
Ou si mes passions m'en ont fait souhaiter,

Je n'en ay souhaité que pour vous meriter.
 N'attribuez donc pas v^{ost}re derniere peine
 A mon ambition, à ma rage, à ma haine :
 J'ai pleuré tous les maux que vous avez pleu-
 rez,
 J'ay senti tous les traits que l'on vous a tirez.
 Helas ! quand vos Sujets tomboient deffous mes
 armes ;
 En répandant leur sang ie leur donnois des lar-
 mes ;
 Et mon esprit gesné receut les premiers coups,
 Que cette main contrainte a portez contre vous.
 Enfin le seul amour excita cet orage,
 Par sa seule chaleurs'enflamma mon courage ;
 Luy seul me conduisit, luy seul me fit armer,
 Pour me faire obtenir ce qu'il me fit animer,
 Enfin si mes forfaits m'ont rendu redoutable,
 Si ie suis à vos yeux un objet detestable,
 Ce cœur, ce triste cœur par l'amour consumé,
 Au moins par son amour merite d'estre aimé.
 Mais que j'ay peu de sens d'apporter pour excuse
 D'un crime qu'on deteste un Amour qu'on ac-
 cuse ?
 Pour me représenter un peu moins odieux
 Que ne m'est-il permis de me peindre à vos
 yeux ?
 Helas ie le pourrois, on peut tout entreprendre.
 Quand la necessité contraint à se deffendre.
 Je me tairay pourtant, de peur que mon discours
 Ne paroisse un reproche aussi-tost qu'un secours ;
 Et pour sauver icy mon amour & ma gloire,
 J'appelle à mon secours v^{ost}re seule memoire.
 Je sçay bien que d'abord vous parlant contre
 moy ;
 Elle ne vous peindra que fureur & qu'effroy ,

TRAGEDIE.

47

Mais ie ſçay qu'eſtant iuſte, il faudra qu'elle
oppoſé
Aux maux que i'ay caulez, les biens dont ie ſuis
cauſe.

Elle vous fera voir que ce bras deteſté,
Vous a rendu l'éclat qu'il vous avoit oſté,
Elle vous fera voir que de vos averſaires
I'ay fait à vôtre Etat des peuples tributa ires,
Que j'ay porté plus loin vos bornes & vos lois,
Et qu'entre vos Sujets ie fais compter des Rois.
Souffrez donc qu'elle parle, ou s'il faut que mon
crime,

Ait laiſſé dans vôtre ame un dépit legitime,
Si vous me condamnez, ſi mon trépas vous plaît,
Donnez, donnez le coup auſſi-toſt que l'Arreſt.

LYDIE.

Ie ſçai que le remords ſuccedant à vos crimes.
A tiré de vos mains cent exploits magnanimes,
Ie ſçai qu'un repentir vous remit à la Cour,
Mais pour un repentir vous dois-je de l'amour?
Qu'avez-vous fait de grand que vous n'avez dû
faire,

Et qu'on n'ait reconnu par un plus grand ſalaire;
Vous étouffez les feux qui nous ont conſumez,
Mais vos ſeules fureurs les avoient allumez;
D'une plus douce main vous eſſuyez nos larmes,
Mais elles ont eſté deſeſſets de vos armes;
Vous avez repouſſé nos ennemis jurez,
Mais vos ſeuls attentats les avoient attiréz.
Donc ſi vous diſſipez ces mortelles tempeſtes
Que vôtre ambition fit tonner ſur nos reſtes;
Donc ſi vous relevez ce que vous fiſtes choir,
Aprés tant de forfaits, ce fut vôtre devoir.
Mais enfin ſ'il eſt vray, que vos ſoins plus fi-
delles

Rendent à cet Etat mille beautez nouvelles ;
 Si par vos seuls efforts on voit même des Rois,
 Soumis à nostre Empire en attendre des Loix ;
 Si vous avez rendu cet Etat redoutable,
 Si vous en avez fait un Empire indomptable ;
 Bref si vos actions ont assuré ces lieux,
 Mesme contre les traits que déchochent les Dieux,
 Après vostre revolte, horrible & sans exemple,
 Le pardon qu'on vous donne est un prix assez
 ample.

ALCIONE'E

Hé bien, oubliez tout, & gardez seulement
 De mes impietez le triste sentiment,
 Oubliez qu'autrefois vostre cœur plus sensible,
 Ne fut pas à mes vœux un Ciel inaccessible,
 Mais afin d'accuser un malheureux Amant,
 Dont la triste presence est pour vous un tourment.
 Souvenez-vous qu'un Roy, vostre Pere & mon
 Maistre,
 Aujourd'huy devant vous me permet de paroître
 Qu'il m'a promis les biens qu'on m'a vû desirer,
 Et qu'en me promettant il m'a fait esperer.

LYDIE.

Chassez de vostre esprit cette esperance vaine
 Qui nourrit vostre mal aussi-bien que ma haine,
 Et croyez que les Rois promettent vainement,
 Quand les Dieux Rois des Rois resoluënt autre-
 ment
 Mais ne vous vantez point que ce cœur plus sen-
 sible
 Ne fut pas à vos vœux toujours inaccessible :
 Oüi, devant que le crime eut noircy le renom
 Qu'une vertu trompeuse acquit à vostre nom,
 Ce merite apparent qui vous rendit aimable,
 Vous rendit à mon ame un objet desirable ;

Mais

TRAGEDIE.

49

Mais si je vous aimai, ce m'est un chastiment,
De connoistre aujourd'huy que i'aimay lasche-
ment.

Vostre rebellion fut grande & redoutable,
Mais j'apprends aujourd'huy qu'elle m'est profi-
table,

Puisqu'après des combats si longs & si douteux,
Elle me sert à vaincre un amour si honteux.

ALCIONE' E. seul.

Tyrans de mon repos, haine, disgrâce, envie,
Achevez de me perdre, & de m'oster la vie.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCIONE' E, ACHATE,
CALISTHENE.

ACHATE.



E mépris de Lydie, est l'unique
vainqueur,
Qui pouvoit aisement abatre un si
grand cœur.
Depuis ce coup fatal, ou plûtoft cet
outrage,

E



Des sanglots seulement ont esté son langage.

ALCIONEE' E.

Non ie ne me plains pas de ce nouveau mépris,
 Qui pourroit ébranler les plus fermes esprits,
 Ie me plains seulement d'une cruelle feinte,
 Qui trompa si long-temps une amitié si sainte.
 Cette feinte a nourry ce dangereux vautour,
 Qui passa dans mon cœur sous la forme d'amour
 Et si i'y consentois, ce mépris favorable;
 M'aideroit à dompter ce monstre impitoyable:
 Mais hélas il m'attaque, il m'impose des Loix,
 Et ie croirois faillir si ie m'en défendois.
 En vain contre l'amour ma raison s'évertuë,
 Ie le nourris encore à l'instant qu'il me tuë;
 Et si ie me pouvois empêcher de mourir,
 Ce seroit seulement afin de le nourrir.

ACHATE.

En étouffant ce feu, faites-voir qui vous estes:
 Et mettez vostre amour au rang de vos con-
 questes.

ALCIONEE' E.

Ha cruelle Lydie, hélas!

ACHATE.

Voyez.

ALCIONEE' E.

Hélas,

Falloit-il differer l'Arrest de mon trépas!
 Falloit-il si long-temps à mes desseins contraires
 Differer malgré vous un coup qui vous doit
 plaire?

Si ma mort devoit plaire à vostre œil irrité,
 Il falloit commander, & j'eusse executé,
 Par cette seule main à ma perte engagée,
 Ie serois en repos, & vous seriez vangée,
 Et si mes actions sont autant de forfaits,

TRAGÉDIE.

51

Ce bras auroit puny les crimes qu'il a faits.
 Mais hélas, une feinte, une feinte mortelle,
 Rend en la différant ma peine plus cruelle,
 Et me gescne aujourd'huy sans flames & sans fers,
 Plus que mille bourreaux, & plus que mille En-
 fers.

Tout ce que des destins la haine redoutable,
 Peut employer au monde à faire un miserable,
 Tout ce que la fortune a de plus outrageux,
 Tout ce que le Ciel même a de plus orageux,
 Tout ce qui fait trembler ou d'horreur ou de
 crainte,

Mon esprit accablé le trouve en cette feinte.

O vous qui de mes maux, ô vous qui de mes
 soins,

Vous rendez aujourdhuy les sensibles témoins,
 Amis également quand le Ciel me traverse,
 Quand il veut m'élever, & quand il me ren-
 verse

Voyez, voyez le Roy, connoissez ses desirs,
 Voyez si sa faveur finira mes soupirs,
 Ou si pour moy son ame à la haine est ouverte,
 Voyez-le pour le moins pour achever ma perte.

CALISTHENE.

Un autre mieux que moy vous rendra ce devoir.

ALCIONE'E.

Quoy, vous m'abandonnez ?

CALISTHENE.

Le manque de pouvoir.

Le manque de remede à des peines si grandes,
 Et les Rois souffrent peu d'importunes deman-
 des.

ALCIONE'E.

Quoy, vous m'abandonnez, & d'un mot seule-
 ment,

E ij

Vous me refuserez d'alléger mon tourment ?
 N'importe que le Roy fasse dessus ma teste,
 Ou tomber la Couronne, ou tomber la tempeste;
 Allez, allez le voir, non pour me rendre heu-
 reux,

Non pour me retirer d'un pas si dangereux;
 Mais pour me faire voir qu'au milieu de l'orage,
 Qu'au milieu des écüiels où le destin m'engage,
 Et que malgré le sort qui m'entraîne au tré-
 pas,

De fideles amis ne m'abandonnent pas.

CALLISTHENE.

Que peuvent peu d'amis où tant de maux s'as-
 semblent ?

ALCIONE'E.

Beaucoup quand ils sont vrais, peu quand ils
 vous ressemblent.

CALLISTHENE.

Lors qu'un peu de raison vous ouvrira les yeux,
 Vous entreprendrez moins, & me connoistrez
 mieux.

ALCIONE'E.

Où connoitrois-je mieux un amy legitime,
 Qu'en une occasion où le destin m'opprime.

CALLISTHENE *en s'en allant.*

Ce destin qui vous perd, est vostre passion.

ALCIONE'E.

Que d'horreur, que d'effroy, que de confusion !
 Ha ! d'un si lâche amy la noire perfidie

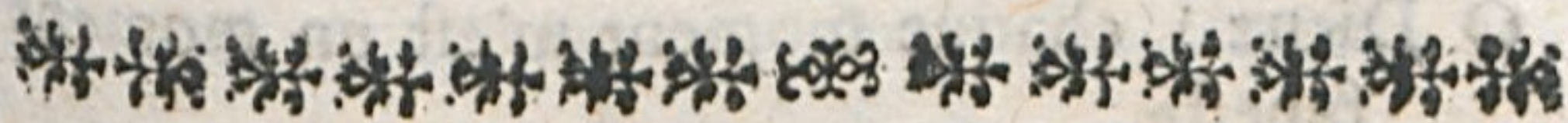
Ne me touche pas moins que celle de Lydie.

Cent fois en son malheur i'ay servi cet ingrat,

Cent fois à sou destin i'ai rendu de l'éclat ;

Et pouvant me montrer qu'un amy nous con-
 sole,

Le traistre à mon secours refuse une parole.



SCENE II.

ALCIONE'E, ALCIRE,
ACHATE

ALCIONE'E.

HElas, Alcire,

ALCIRE.

O Dieux, qu'avez-vous ?

ALCIONE'E.

Plus de maux

Qu'il n'en sortit jamais des gouffres infernaux ;
Et pour mieux me gesner, la fortune inhumaine,
Fait servir mes amis d'instrumens à ma peine.

Regarde de quels traits tu me trouves frappé,
Je suis amant trahy, ie suis amy trompé,
J'ai, mais qu'aurois-je encore, cher Alcire, il
me semble,

Que quiconque a ses maux, a tous les maux en-
semble.

ALCIRE.

Les coleres des Rois nous laissent peu d'amis.

ALCIONE'E.

Qu'ajoutez-vous aux maux où je me voy sou-
mis ?

Quoy, le Roy consent-il aux desseins de l'In-
fante ?

ALCIRE.

S'il les a resolus, il faut qu'il y consente ;

Il a loué Lydie, & déjà son courroux

A devant cent témoins éclatté contre vous.

E iij



O Dieux ! chaque moment m'est un moment
funeste,

Je trouve à chaque pas, ou la mort, ou la peste ;
Mais contre cet assaut redouté tant de fois,
Un amy genereux, a-t'il manqué de voix ?

ALCIRE.

J'ai parlé, mais en vain, l'amour fait vostre
perte,

ALCIONE'E.

Eust-il comme mon cœur ma sepulture ouverte,
Que son feu violent n'a-t'il pû m'estouffer,
Et que n'est-il ma mort, comme il est mon enfer,
Quoy ie perdrai Lydie, & par un Roy pro-
mise,

Et par mille travaux à mon amour acquise ;
Donc à mon malheur les paroles des Rois,
Ne seront plus pour eux d'inviolables loix.
Cruelle nouveauté !

ALCIRE.

Sortez de cette terre,
Où tant d'ennuis secrets vous declarent la
guerre.

On reconnoitra mieux ce que vous meritez,
Quand on aura besoin de vos bras indomptez.

ALCIONE'E,

Mais devant ce depart, montre-moy si tu m'ai-
mes,

Non pas en me plaignant de mes malheurs ex-
trêmes,

Non pas par des soupirs, qui ne sont bien sou-
vent,

Que d'un amy trompeur un signe decevant :
Pour la derniere fois complaisant à ma flame,
Voy le Roy, parle lui, penetre dans son ame,

TRAGEDIE.

55

Pour la dernière fois sçache son sentiment,
Afin que mon départ ait plus de fondement.

ALCIRE.

C'est trop vous hazarder.

ALCIONE'E.

Hazarde, il ne m'importe.

ALCIRE.

C'est vous perdre,

ALCIONE'E.

Hazarde, où l'horreur est plus forte,

En l'estat où ie suis, me perdre c'est m'aider.

Et lors qu'on desespere on doit tout hazarder:

ALCIRE.

N'irritez point le Roy.

ALCIONE'E.

Quoy donc tu me refuses?

ALCIRE.

Ie pense vous servir.

ALCIONE'E.

Tu me sers, tu t'accuses,

Tu montre ta froideur.

ALCIRE.

Ie fais ce que ie dois.

ALCIONE'E.

Donc à ses amis on doit manquer de foy.

ALCIRE.

Songez enfin à vous, des amours obstinées

Ne font pas meriter des filles couronnées,

Il faut avoir un trône où l'on fasse la loy,

Afin de meriter l'heritiere d'un Roy.

ALCIONE'E.

Dites que pour chasser de si noires tempestes,

Il me faut des amis plus parfaits que vous

n'êtes.

Cherchez donc autre part des amis si parfaits,
S'ils vous sont complaisans, ils vous sembleront vrais.



SCENE III.

ALCIONE'E, ACHATE,

ALCIONE'E.

Allez, allez ingrats, ames lasches & noires,
Qui tenez vos grandeurs de mes seules victoires.
 Amis dissimulez, foible & trompeur appuy,
 Amis avec le sort, ennemis avec lui,
 Si vous n'osez parler quand un Roy me menace,
 Comment combattriez vous ma mort ou ma disgrâce?
 Pourriez-vous hazarder vostre sang & vos jours
 Si mesme vous n'osez hazarder un discours?
 Il falloit inhumains, que vous fussiez perfides;
 Puisque vous receliez des ames si timides;
 Mais que dis-je, insense, creirois je que pour moi
 Le destin de la Cour allât changer de loy;
 Cette source eternelle, & de vents & d'orages;

TRAGEDIE.

57

Cette mer inconstante & fameuse en naufrages,
La Cour, pour dire plus, ayant beaucoup promis,

A-t'elle accoustumé de donner des amis.

Non, non, son inconstance a bien dû me re-
foudre,

A souffrir constamment ce dernier coup de fou-
dre.

Enfin tout m'abandonne, & dans cette rigueur,

A peine ay-je pour moy mon courage & mon
cœur,

Encore dans ce cœur ay-je un feu detestable,

Qui de mes ennemis est le plus redoutable.

A C H A T E.

Suivez d'un faux amy le salutaire avis,

Fuyez de ces attraitis que vous avez suivis.

A L C I O N E' E.

En vain ie sortirois de cette ingrante terre,

Si ie porte par tout ce qui me fait la guerre,

La cause de mon mal est en moy seulement,

Je me suis à moy-même un horrible tourment;

Si tu veux donc m'oster d'une misere extrême,

Tu me dois enseigner à fuir de moy-même.

A C H A T E.

Essayez ce remede.

A L C I O N E' E.

Helas, je le voudrois,

Mais ie suis affervi sous de trop fortes loix.

Un furieux amour me retient dans ses chaisnes,

Il oppose à ma fuite, & mes feux & mes peines,

Et malgré tes conseils, & malgré mes efforts,

Par les liens du cœur il arreste mon corps.

Mais où pourrois-aller où le Ciel plus facile,

Dans mes adversitez me gardât un azile?

Ha! de quelque costé que ie tourne les yeux,



Je vois des ennemis, ie vois des envieux,
 Helas, pour contenter cette aimable inhumaine,
 Je me rendis par tout un grand objet de haine;
 Selon ses passions, qui me furent des loix,
 J'attaquay, ie vainquis des peuples & des Rois,
 Elle me voulut voir au milieu des tempestes,
 Elle me demanda mille & mille conquestes,
 Et i'eus bien moins de peine à montrer des ef-

fets,
 Qu'il ne lui fut aisé de former des souhaits.
 Mais en ce triste iour sa haine me fait croire,
 Qu'elle voulut ma mort bien plutôt que ma
 gloire,
 Qu'elle aima les dangers où ie pouvois perir,
 Et qu'enfin pour lui plaire, il y falloit mourir.
 Où veux tu donc que j'aïlle? où i'ai porté la
 guerre,

Où mon bras a passé de mesme qu'un tonnerre,
 Et ruiné des Rois qui pourroient aujourd'huy,
 Donner à ma fortune un favorable appuy.
 Ainsi sans y penser de moy-même averfaire,
 En me rendant vainqueur j'aidois à me défaire,
 Je ruinois ma force en ceux que j'attaquois,
 Et m'estois plus cruel qu'à ceux que ie vain-

quois.
 O d'un sort inouï prodigieux exemple,
 Qu'avec étonnement en moy seul ie contemple;
 Pour avoir trop avant mes triumphes portez,
 Pour avoir autrefois trop d'Etats surmontez,
 Je manque d'un Etat, ie manque d'une Ville,
 Qui puisse en mon malheur me prester un azile:
 Enfin par un defastre à moy seul destiné
 Pour avoir trop vaincu, ie suis infortuné.

TRAGÉDIE.

59

A C H A T E.

Où le port vous attend, ne craignez point
d'orages,

On respecte par tout les illustres courages,

Et la vertu charmante en tous evenemens,

A par tout des amis, & par tout des amans.

A L C I O N E' E.

Dures extremitez où mon ame est reduite!

Le meurs par mon sejour, & ie meurs par ma
fuite,

Helas! pourrois je vivre absent de ces beautez,

Qui sont pour moy des Dieux, mais des Dieux
irritez?

Helas! pourrois-je vivre absent de cette ingratte,

Dont même en me tuant la pretence me flatte?

Quoy, ie fuirois des lieux où ie voy mes plai-
sirs:

Quoy j'y demeurerois pour vivre de soupirs.

Pour ceder laschement au mal qui me surmonte,

Pour voir mes ennemis glorieux de ma honte,

Et pour estre reduit à cette extremite,

De me voir outrager avec impunité!

Non, non, suivons la voye où le destin nous
pousse,

Par tout, par tout ailleurs ma mort sera plus

douce,

Et j'auray moins de maux, & j'en souffriray

moins,

Si ceux qui me les font n'en sont pas les témoins:

Mais de peur que le Roy me blâme ou me soup-

çonne;

Je refous mon départ, & ie veux qu'il l'ordon-

ne.

A C H A T E.

S'il sçait l'art de regner, il vous arrestera:



60

ALCIONE'E

ALCIONE'E.

S'il m'estime, s'il m'aime, il me le montrera.



SCENE IV.

LE ROY avec Lydie, ALCIRE.
CALLISTHENE.

ALCIRE,

O VY, Sire, il veut partir.

CALLISTHENE.

Et dans cette disgrâce

Il semble qu'il murmure.

ALCIRE.

Il semble qu'il menace.

LE ROY.

Qu'il menace, qu'il crie, il n'est plus en estat,
De faire apprehender un second attentat.

CALLISTHENE.

Sire, il y faut penser, de genereux courages
Sont toujours en estat d'exciter des orages;
Et le malheur des Rois de tout temps a permis,
Qu'un bras qui se revolte aie trouvé des amis.

ALCIRE.

Déjà, Sire, déjà son murmure est un crime,
Dont la punition est toujours legitime.
Il veut enfin partir, & peut-estre qu'il part,
Assuré du secours qui l'attend d'autre part.
Que sçait-on si déjà par de sourdes pratiques,

II

Il ne travaille point aux miseres publiques ?
 Que sçait-on si déjà sa fiere ambition,
 N'a point couvé le feu d'une rebellion ?
 Sire, il en est capable, & d'autant plus capable
 Qu'on ne l'a point puny quand il estoit cou-
 pable,
 On s'accouûtume enfin à toute impieté
 A force de faillir avec impunité.
 Que cet ambitieux d'une haute entreprise
 Aux peuples subjuguez promette la franchise,
 Avec ce pretexte il les soulevra,
 Avec cette amorce il les attirera :
 Cette offre est un appas, qui fait plus de rebelles
 Que les faveurs des Rois ne font d'ames fidelles,
 Il faut donc y prévoir d'autant plus prompte-
 ment,
 Qu'un peuple subjugué se revolte aisement.

LE ROY,

Nous luy sçaurons donner une bride si forte
 Qu'il sera mal-aisé que sa rage l'emporte.
 Vous m'en donnez l'avis, laissez-m'en le soucy ;
 Il n'ira pas bien loin s'il part. Mais le voicy.



SCENE V.

ALCIONE'E, LE ROY.

ALCIONE'E.

CE n'est plus cet amour, qui me rendit cou-
 pable,
 Qui fait voir à vos pieds un sujet miserable.

F

Je ne viens plus icy vous demander un prix,
 Pour qui tout l'Univers me seroit à mépris;
 Mais comparant mon crime avec vostre justice,
 Je viens prest à mourir demander un supplice;
 Plus iuste en mes malheurs, qu'en ma prospérité,
 Je viens vous demander ce que j'ay mérité.

Il se tourne vers Lydie.

Helas! plus je contemple un bien si desirable,
 Plus ma temerité me semble punissable,
 Non, non, ie ne viens plus sans respect & sans
 yeux,

Demander pour mon prix ce qui n'est dû qu'aux
 Dieux.

J'en laisse l'esperance à ces Dieux de la Terre,
 Qui se servent du Sceptre ainsi que d'un Ton-
 nerre,

Et seray trop content de pouvoir adorer
 Ce que de plus heureux auront droit d'esperer.

Je confesse pourtant que cet amour extrême
 Plus fort que ma raison, vivra plus que moy-
 même,

Ou que le desespoir venant à mon secours
 Ne l'éteindra jamais, qu'il n'éteigne mes jours.
 Ce n'est pas que j'espere, hélas! l'amour me
 reste

Pour estre dans mon cœur, un vautour, une
 peste;

Ne condamnez donc plus ce feu prodigieux,
 Qu'il m'élevoit de terre, & me portoit aux
 Cieux,

Pour le moins en ce point il se rend legitime,
 Qu'il fait mon châtement, comme il a fait mon
 crime:

Il fait ce qu'il vous plaît, il ne m'est demeuré,
 Qu'afin de me punir d'avoir trop esperé.

TRAGÉDIE.

63

Mais puisque du destin la fatale ordonnance
 Vous fait si justement detester ma presence,
 Puis qu'enfin mes regards à regret supportez,
 Mêlent de l'amertume à vos felicitez,
 Souffrez que desormais l'infortune m'accable,
 Que mon éloignement vous oste un miserable,
 Et que pour mon supplice, ou bien pour mon
 repos,

Un Sepulchre estrange puisse couvrir mes os:
 En l'estat où je suis, coupable & temeraire,
 C'est la seule action par qui je croy vous plaire.
 Mais bien que de mon sort l'implacable couroux
 M'enleve de vos yeux, & m'arrache de vous,
 Sire, ne pensez pas que cette violence
 Puisse aussi m'arracher de vostre obéissance,
 Ce me doit estre un bien dans mon adversité,
 Que de vous conserver de la fidelité.

Que si mes premiers jours pleins de haine & d'en-
 vie

Peuvent faire douter du reste de ma vie;
 Que si les actions qui partirent de moy
 Imprintent dans vostre ame un soupçon de ma
 foy,

Sire, n'écoutez point la demande importune,
 Que vous fait aujourd'huy ma dernière infortune,
 Mais armez contre moy vostre juste rigueur,
 Frappez jusqu'à la mort ce miserable cœur,
 Faites choir dessus moy ces mortelles tempestes,
 Que les Rois font tomber sur les coupables restes,
 Je seray satisfait des rigueurs de mon sort,
 Si j'obtiens mon depart, ou si j'obtiens ma mort.

LE ROY.

Allez où vous destins vous pourront satisfaire,
 Et si vous m'en croyez, foyez moins temeraire,
 Allez.

F ij



SCENE VI.

ALCIONE'E seul.

A Llons , fuyons , & sortons de ces lieux ,
Où trop cruellement me poursuivent les
Cieux :

Mais hélas ! si le Ciel me declare la guerre ,
S'il destine ma teste aux coups de son tonnerre.
Hélas ! pour éviter de si rudes combats ,
En quels endroits iray-je où le Ciel ne soit pas ?
Que refoudray-je donc ? je suivray cette envie ,
Je fuiray ; mais enfin ce sera de la vie ,
Et je sçauray passer avec un noble effort
Des prisons de l'Amour , aux prisons de la Mort.
Accablé des ennuis où le Ciel me destine ,
Je ne puis me sauver que dessous ma ruine ,
Et puis qu'il faut me perdre , & perir à mon tour ,
Il faut laisser la vie où j'ay trouvé l'Amour.
Cette affreuse Deesse en meurtres si feconde ,
Que tout le monde fuit , & qui fuit tout le monde ,
La Mort qui tant de fois m'attaque vainement ,
Est enfin mon secours & mon soulagement.
Ha ! que son trait fatal , qu'un coup de sa puis-
sance ,
N'a-t'il à ses fureurs immolé mon enfance ?
Pourquoy falloit-il naistre , & que de mon ber-
ceau ,
Le destin qui me perd n'a-t'il fait mon tom-
beau ?

TRAGÉDIE.

65

Je n'eusse point acquis cette éclatante gloire
 Que donne la vertu, que donne la victoire;
 Je n'eusse esté ny craint, ny grand, ny renom-
 mé,

Mais aussi je n'eusse point aimé.

Que sert ce grand renom, quand l'ame infor-
 tunée,

Par mille déplaisirs en triomphe est menée ?

Ha ! que n'ay-je pery quand de trompeurs at-
 traits

Sembloient à mon amour faire esperer la paix ?

Helas ! pour éprouver la fortune meilleure,

Je devois triompher & perir à même heure,

Au moins j'eusse pery redoutable, estimé,

Et bienheureux enfin de croire d'estre aimé.

Mais le sort, mais le Ciel, mais l'amour qui
 m'outrage,

M'empêcha de perir, pour perir davantage :

Peris donc miserable, & qu'une affreuse mort,

Contente enfin l'amour, & le ciel & le sort.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DIOCLE'E, LYDIE.

DIOCLE'E.



Ourquoy vous plaignez-vous
 quand le Roy vous contente,
 Et par de grands effets répond à
 vostre attente ?

Redoutez-vous encore un mal-
 heureux Amant,

De qui le desespoir sera le chastiment ?

Craignez-vous que son bras fatal à cette terre
 Ne ramene chez vous le desordre & la guerre,
 Et que sa passion ne l'arme une autre fois
 Contre l'autorité dont il reçoit les loix ?

LYDIE.

Helas !

DIOCLE'E.

Que craignez-vous ?

LYDIE.

Helas ! te faut-il dire

TRAGEDIE.

67

Aes troubles, mes transports, ma honte & mon
martyre ?

Te faut-il faire voir l'inconstance d'un cœur

Vaincu dans le moment qu'il croit estre vain-
queur.

DIOCLE'E.

Resentez-vous encore cette premiere flame,

Qu'un merite apparent alluma dans vostre ame ?

Conservez-vous encore un reste d'amitié ?

LYDIE.

Ie ne sçay, je ne sçay ; mais j'ay de la pitié.

Ie n'ay pû voir languir cet Amant déplorable,

Sous le faix outrageux de l'ennuy qui l'accable,

Non, je n'ay pû le voir soumis aux pieds du

Roy,

Sans douleur, sans regret, sans trouble, sans

effroy.

Son crime est à l'instant sorty de ma memoire,

Pour y laisser regner son courage & sa gloire,

Et j'ay secretten ent parlé contre les Dieux

Qui ne l'ont pas tiré d'un sang plus glorieux.

Appelle ce transport, amour, pitié, tendresse,

C'est celuy que ie sens, c'est celuy qui me presse,

Et je confesse enfin que j'ay des sentimens

Qui passent la pitié qu'on a pour les Amans.

Toy qui connus mes feux & mon premier mar-

tyre,

Qui sçûs combien j'aimay, mais j'apperçois

Alcite.





SCENE II.

LYDIE, ALCIRE.

LYDIE.

QUE voulez-vous ?

ALCIRE.

Je croy vous devoir iustement
 Pour la gloire du Sceptre un avertissement.
 On semble negliger le traistre Alcionée,
 Mais s'il peut s'éloigner, Sardis est ruinée,
 Il ne faut point douter qu'un second attentat
 Ne le perde luy-même, ou ne perde l'Etat.
 Je pense qu'on doit craindre un esprit temeraire,
 Lors que le desespoir allume sa colere,
 Et qu'il est dangereux qu'il soit en liberté,
 Quand pour le bien public il doit estre arresté.
 On l'observe, il est vray; mais il ne faut point
 feindre,
 Cependant qu'il est libre, il est encore à crain-
 dre,
 Et les maux du passé sont autant de clairtez
 Par qui l'on doit prévoir d'autres calamitez.
 J'ay parlé, j'ay montré, que le mal est extrême,
 C'est à vous maintenant de parler pour vous-
 mesme;
 C'est à vous de combattre & de représenter,

TRAGEDIE.

69

Que d'un ambitieux on doit tout redouter.

LYDIE.

Pensez-vous que le Roy manque d'experience ?

Qu'il ignore des Rois la sublime science ?

Et qu'il soit moins instruit à prévoir le danger,

Que prompt & diligent à nous en dégager ?

Croire que d'un grand Roy la prudence som-

meille

Quand il faut qu'elle agisse, & qu'il faut qu'elle

veille ;

C'est luy faire une injure, & la faire à la fois

à cet esprit divin qui conseille les Rois.

ALCIRE.

rien souvent cet esprit qui conduit les Provinces,

agit par les conseils qu'un Sujet donne aux

Princes.

LYDIE.

Cet esprit tout puissant, ce grand appuy d'un

Roy,

Pour les persuader n'a besoin que de foy.

ALCIRE.

On doit apprehender l'audace qui s'irrite.

LYDIE.

Elle s'irrite en vain quand la force la quitte.

ALCIRE.

Elle n'est pas sans force estant en liberté.

LYDIE.

Elle perit enfin par sa temerité.

ALCIRE.

Mais, comme le tonnerre, en tombant elle tuë.

LYDIE.

Le tonnerre est tombé, la crainte est superfluë.

ALCIRE.

Ce feu qui fut si grand n'est pas encore éteint.



ALCIONEE

LYDIE.

Il ne semble allumé qu'à celui qui le craint.

ALCIRE.

Bien souvent cette peur assure des Provinces.

LYDIE.

Une peur mal fondée est la honte des Princes.

ALCIRE.

Elle ne manque pas d'un juste fondement.

LYDIE.

Il est juste pour ceux qui craignent aisement.

Mais souffrez que le Roy sans l'aide de personne,

Pour le moins aujourd'huy soutienne sa Couronne,

Et qu'il luy soit permis de montrer une fois,

Qu'il sçait mieux qu'un Sujet la science des Rois.

ALCIRE.

J'en ay donc assez dit.



SCENE III.

LYDIE, DIOCLE'E.

LYDIE.

Q'Une mortelle haine
Se couvre d'un beau voile en cette ame inhumaine !

Lors qu'il veut m'inspirer la peur d'un attentat,
Il est plus envieux que zélé pour l'Etat.

Au fonds du precipice il voit un miserable,
 Et ce n'est pas assez si son bras ne l'accable;
 Il le voit dans l'opprobre, il en est le vainqueur
 Et n'est pas satisfait, s'il ne perce son cœur.
 Helas! bien que ie garde en mon ame estonnée
 Le sentiment des maux que fit Alcionée,
 Ie ne scaurois le voir dans de iustes malheurs,
 Que ce cœur qui le plaint ne luy donne des
 pleurs.

Peut-estre croiras-tu qu'une amitié peu sage,
 A ma confusion s'exprime en ce langage,
 Et que ce premier feu qui me brûla pour luy,
 Excité par ses maux se rallume aujourd'huy.
 Non, non, un lasche Amour n'offense point ma
 gloire,
 Mon courage en remporte une illustre victoire,
 Et si je pleure enfin, ie pleure iustement
 Un Heros miserable, & non pas un Amant.
 On peut plaindre sans honte, & même avec
 estime,
 Ce qu'on ne peut aimer, & sans honte & sans
 crime.

D I O C L E' E.

Si vous deviez le plaindre, & luy donner des
 pleurs,
 Falloit-il procurer vous-même ses malheurs?
 Falloit-il jusqu'icy par d'amoureuses feintes
 Preparer le tourment d'où procedent les plaintes?
 Deviez-vous luy donner cet espoir dangereux,
 Dont la privation le rend si malheureux?
 Deviez-vous contre luy, d'un Monarque severe
 Avec tant d'appareil exciter la colere?

L Y D I E.

Te faut-il découvrir mes secrets sentimens?
 Ou te faut-il plutôt découvrir mes tourmens?

Te montreray-je encore , non , non; mais il n'im-
porte ,

Voy si l'honneur est fort , voy si l'amour est
forte ,

Et combien l'on doit plaindre un miserable cœur
Sur qui ces deux Tyrans exercent leur rigueur.

I'aimay , tu le sçay bien , j'aimay ce miserable ,
Devant que son amour nous le rendit coupable ,

Et ie dois confesser que j'ay pû me trahir ,

Puis qu'après ses forfaits ie n'ay pû le hair.

Voy , me disoit l'Amour , que sa fureur ex-
trême ,

Est moins une fureur qu'une preuve qu'il t'ayme.

Mais , me disoit l'honneur , considere son sang ,

Et luy compare enfin ta naissance & ton rang.

Monte dessus ton Trofne , & voy la populace

Peut-estre y verras-tu la source de la race.

Mais , me disoit l'Amour , ce Dieu doux &
charmant ,

Que j'écouray toujourns plus favorablement ,

S'il n'est d'un Sang Royal il est bien manifeste

Qu'estant né vertueux , il est d'un sang celeste ,

Et que son grand courage eprouvé tant de fois

Vaut bien cette grandeur qui fait regner les

Rois.

Ainsi par deux Tyrans mon Ame poursuivie ,

Leur cedoit tour à tour ma franchise & ma vie ;

Ainsi j'estois esclave & d'eux , & des ennuis ,

Et maintenant encore ie ne sçay qui ie suis.

Enfin l'honneur plus fort que ma premiere flame

Après mille combats commande dans mon ame.

Enfin il est le Maistre , & c'est luy seulement

Qui s'oppose à l'espoir d'un miserable Amant.

C'est luy qui me fait voir que l'Amour est ma

honte ,

C'est

TRAGEDIE.

73

C'est luy qui me combat, c'est luy qui me sur-
monte,
Et qui m'impose encore cette fatale loy,
Ou de n'aimer jamais, ou de n'aimer qu'un
Roy.

Ainsi pour témoigner qu'un amitié trop basse
Ne m'a point fait trahir la grandeur de ma race;
Par les feintes rigueurs d'un mépris genereux,
Je porte au desespoir un Amant malheureux:
Je le perds, je le gese, & me gese moy-mesme,
J'ay honte de l'aymer, & cependant je l'aime,
Et quand je l'ay privé de l'espoir de ses biens,
Aussi-tost j'ay senty que ie m'ostois les miens;
Vaine & fiere grandeur, pour te rendre justice;
Faut-il que ie travaille à mon propre supplice?



SCENE IV.

DIOCLE'E, LYDIE,
THEOXENE.

DIOCLE'E.

Mais voicy Theoxene, & son œe est en
pleurs?
Qu'a-t'elle?

G

Qu'avez-vous vû, d'où viennent vos douleurs?

THEOXENE.

Je ſçay bien que mes pleurs vous ſembleront coupables,

Mais ie croy qu'on en doit à tous les misérables;

Et que nous en devons même à nos ennemis,

Qu'à des maux non communs le deſtin a ſoumis.

Pardonnez donc, Madame, aux larmes volontaires

Que ie donne au plus grand de tous vos adverſaires,

Son fort qui les excuſe eſt ſi prodigieux,

Qu'il en arrachera peut-eſtre de vos yeux.

LYDIE.

Que dites-vous?

THEOXENE.

J'ay vû

LYDIE.

Qui donc?

THEOXENE.

Alcionée

Terminer dans ſon ſang ſa triſte deſtinée.

LYDIE.

O Dieux! qui l'a tué?

THEOXENE.

Son courage & ſon bras;

Ou plûtoſt ſon amour.

LYDIE.

O mal-heureux! hélas!

THEOXENE.

En ſortant du Palais un tranſport ſans exemple,

Plûtoſt que ſon deſſein, le porte dans le Temple,

Son viſage eſt mêlé de rage & de douleur,

Et son proche trépas paroît en sa pâleur.
 Là m'ayant apperçû, hélas! vient-il me dire,
 La Princesse le veut, il est temps que j'expire.
 Bis luy que le trépas a pour moy des plaisirs,
 Non pas parce qu'il finit mes maux & mes sou-
 pirs,
 Non parce qu'il me porte en une paix profonde
 Que ne troubleront plus les traverses du monde;
 Mais dis luy qu'il m'est doux, & qu'il m'est
 glorieux,
 Parce que je sçay bien qu'il doit plaire à ses
 yeux.

A peine eut-il parlé, qu'on voit sur son visage
 D'un sanglant desespoir une effroyable image:
 Il tourne contre luy ce triste & noble fer,
 Qui l'aida tant de fois à vaincre, à triompher,
 Et se precipitant sur sa pointe inhumaine,
 Exécute, dit-il, ce que resout ma Reine.
 Il tombe avec son sang.

L Y D I E.

Ne pût-on l'arrester

T H E O X E N E.

Il se frapa plûtoft qu'on ne s'en pût douter.
 A l'instant le Roy passe, il voit cette aventure,
 Où le sort usurpoit les droits de la nature;
 Et comme si l'aspect d'un Prince genereux
 Eust rapellé l'esprit dans ce corps malheureux;
 Ses yeux déjà tournez vers la mortelle barque
 Ont donné de la vie une dernière marque:
 Ils s'ouvrent lentement, & demeurent ouverts.
 Des ombres de la mort le Roy les voit couverts,
 Et blasmant la rigueur de cette destinée,
 Il mêle de ses pleurs au sang d'Alcionée.
 Alors ce malheureux vers le Roy se tournant,
 Sire, s'écria-t'il, vous m'aimez maintenant,

G ij

Ma mort est aujourd'huy ma plus belle victoire,
 Je meurs avec horreur, mais ce n'est pas sans
 gloire,

Puis qu'en depit du sort qui me renverse à bas,
 Les pleurs d'un grand Monarque honorent mon
 trépas.

Il demande aussi-tost de vous revoir encore,
 On accorde ce bien au mal qui le devore;
 Et le Roy complaisant à ses derniers desirs,
 Veut bien que vos regards soient ses derniers
 plaisirs.

LYDIE.

Helas! l'amene-t'on?

THEOXENE.

Oüy, Madame, on l'amene,
 Et je le croy déjà dans la chambre prochaine.



SCENE DERNIERE.

ALCIONE'E, LYDIE.

ALCIONE'E.

JE la voy, cher Achate, approche-moy.

LYDIE.

Grands Dieux!

Quel spectacle d'horreur offrez-vous à mes yeux?
 O cruelle!

TRAGEDIE.

77

ALCIONE' E *se veut jeter aux genoux
de Lydie.*

Ha, Madame, excusez ma foiblesse,
Jette moy, cher Achate, aux pieds de ma Prin-
cesse,
Soulage ainsi les maux que donne un desespoir,
Et qu'au moins en mourant je sois en mon de-
voir.

L Y D I E.

Non, non.

ALCIONE' E.

Si j'ay vécu dessous vostre puissance,
Je veux aussi mourir sous vostre obéissance:
Vous m'aviez commandé de vivre, & j'ay vécu,
Vous m'aviez commandé de vaincre, & j'ay
vaincu,
Aujourd'huy vos rigueurs ont demandé ma vie,
Mon bras obéissant la donne à vostre envie;
Heureux & satisfait dans mes adversitez,
D'avoir jusqu'au tombeau suivi vos volontez.
Mais puisque ce pouvoir qui fait nos destinées,
Veut de quelques momens prolonger mes jour-
nées,
Souffrez que mon malheur consacre ces momens
A souffrir devant vous mes derniers chastimens.
Mon espoir abusé, vos rigueurs & vos feintes,
Ne seront point icy le sujet de mes plaintes:
Je n'accuseray point vos celestes appas
D'avoir vers le tombeau précipité mes pas;
Mais puisque dans l'exces d'un vol si temeraire,
Ce n'estoit qu'en mourant que je pouvois vous
plaire,
Je me plains seulement & du Ciel & du sort,
Qui ne m'ont destiné qu'à souffrir une mort.

G i j.

Ha! c'est trop peu, Madame, & ma main criminelle

Doit au moins à vos yeux la rendre plus cruelle;
Jusques dedans mon sein elle doit traverser,
Et déchirer ce cœur qu'elle n'a pû percer.

LYDIE.

O cruel! empêchons, que fais-tu miserable?
ALCIONE'E.

Selon vos volontez ie punis un coupable.

LYDIE!

Helas!

ALCIONE'E.

N'empêchez point ce que j'ay commencé,
Je rends, ie rends, justice à l'Etat offensé.
Je fus de vos malheurs l'origine funeste,
Je fus pour vostre Etat une flame, une peste,
Et par ce coup sanglant plein d'horreur & d'effroy,

Je devois vous aider à vous venger de moy.
Si l'on n'ayme un Amant en ce desordre estrange,
Peut-estre aimerez - vous une main qui vous venge:

Et voyant par mon sang accomplir vos souhaits,
Peut-estre direz-vous, meurs pour le moins en paix.

Quoy, Madame, est-il vray que mon sang ait des charmes

Capables maintenant de vous tirer des larmes?

Ha! si pour moy ces pleurs coulent à cet instant,
Que ma fin est heureuse, & que ie meurs content.

LYDIE.

Ha! ne me flatte point, traite-moy de perfide,
Accuse ma rigueur contre ton homicide;
Et si ton bras conserve un reste de vigueur,

TRAGÉDIE.

79

Venge icy ton trépas, arrache-moy le cœur.
Fais servir justement les restes de ta vie,
A punir les rigueurs qui te l'auront ravie:
Satisfaits en mourant ton esprit outragé,
Et pour mourir en paix, tâche à mourir vengé.

A L C I O N E' E.

Les pleurs que vous versez me servent de ven-
geance.

L Y D I E.

Le sang que tu répands veut une autre allégeance.

A L C I O N E' E.

En me donnant des pleurs, si vous m'avez vengé,
En me donnant des pleurs vous m'avez allégé.

L Y D I E.

Ha! si ie t'ay trompé par des paroles feintes,
Peux-tu croire mes pleurs? peux-tu croire mes
plaintes?

Cherche un autre secours pour venger tes mal-
heurs:

Qui trahit par la voix, peut trahir par les
pleurs.

A L C I O N E' E.

Ha! si vous avez feint, feignez, feignez encore,
Cette feinte adoucit le feu qui me devore;
Ne dés-abusez point mon esprit amoureux,
Puis qu'en mourant trompé, je mouray bien-
heureux.

L Y D I E.

Non, non, en ta faveur ie veux bien qu'on ap-
prenne,

Que j'ay feint seulement, quand j'ay feint de la
haine,

Et ie doy detromper ton esprit amoureux,
Puis qu'en mourant trompé, tu mourrois mal-
heureux.



Je mourray bienheureux, si ma mort peut vous
plaire.

LYDIE.

Me crois-tu maintenant barbare & sanguinaire,
Me crois-tu si cruelle entre ceux de mon rang,
Que pour me contenter, il me faille du sang?
Helas! si tu le crois, ton amour offensée
Te vange, & me punit avec cette pensée.

O déplorable objet d'un injuste desdain!
Ce ne fut pas ce cœur qui te fut inhumain,
Cette vaine grandeur dont le Ciel fait ma peine,
Ce fut cette grandeur qui te fut inhumaine.
Ah! combien ay-je dit en te desesperant,
Que ne suis-je moins grande, ou que n'est-il plus
grand?

ALCIONE'E.

Je sçay bien que ce cœur fut un cœur temeraire,
A qui le Ciel devoit un supplice exemplaire:
Aussi ne veux-je point conjurer vos appas,
Qu'au moins un trait d'amour honore mon tré-
pas,

Non, non, souvenez-vous du triste Alcionée,
C'est-là l'unique bien que veut sa destinée,
Il le peut demander, il le peut obtenir,
Car ce n'est pas l'aimer que de s'en souvenir.

LYDIE.

Que tu demandes peu! mais tu sçais par tes
peines

Qu'on doit peu demander aux ames inhumaines;
Tu sçais bien: mais hélas! il expire, il est mort,
Et selon ses desirs, son naufrage est son port.
Helas! on l'accusoit, ie l'accusois moy-mesme
De n'avoir de l'amour que pour le Diadème;
Helas! je l'accusois comme un ambitieux,

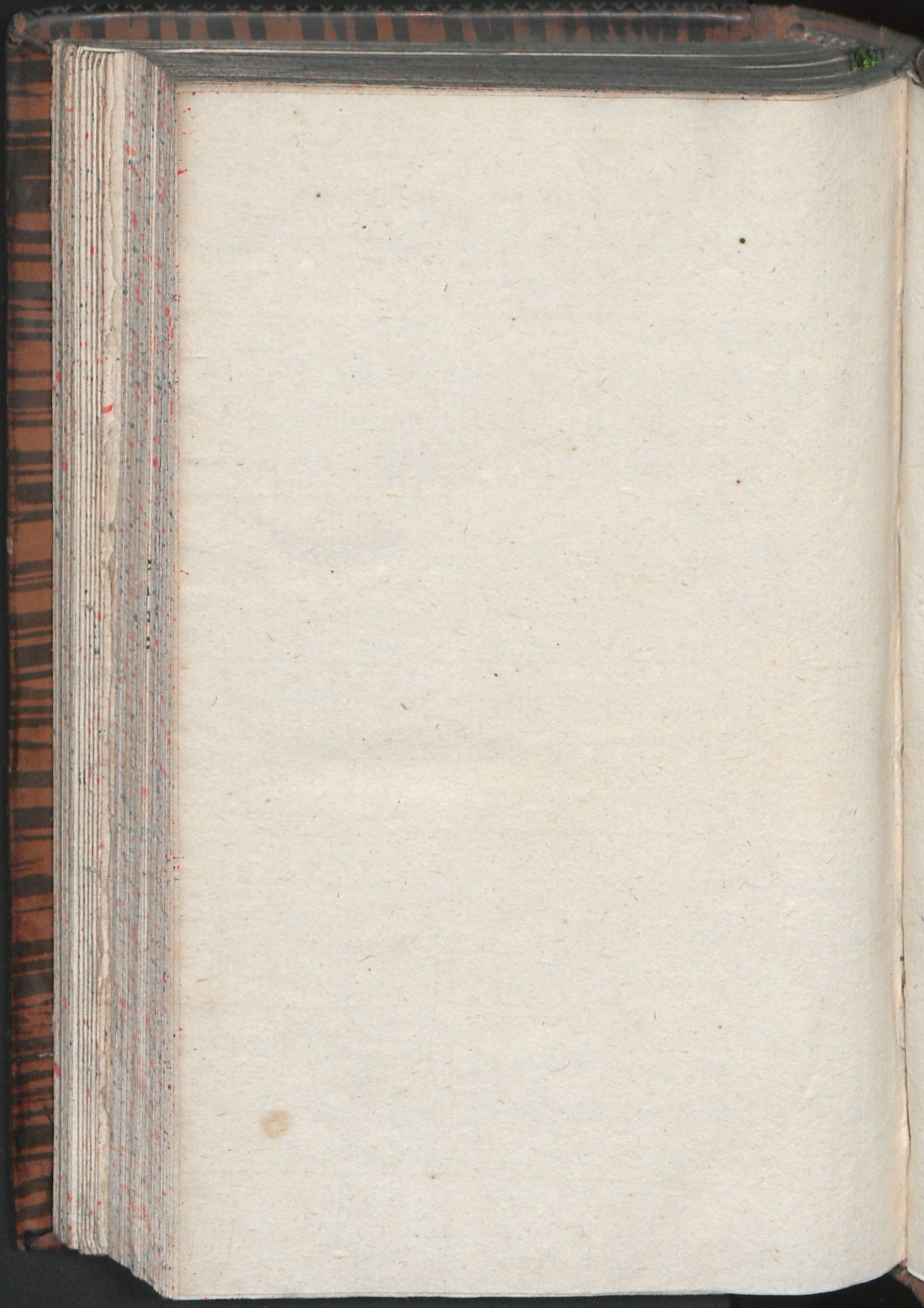
TRAGÉDIE.

81

Digne des chastimens de la Terre & des Cieux ?
J'ay crû qu'il aspireroit au trosne de mon pere ,
Mais par le sang qu'il verse il prouve le con-
traire ;
Je voy par son trépas son amour éclaircy ,
Et les ambitieux ne meurent pas ainsi.
O toy que ton amour a rendu miserable !
O toy que ta vertu pouvoit rendre adorable ,
Je ne t'accuse point du coup de ton trépas ,
L'impose à ma rigueur le crime de ton bras :
Mais si ma seule feinte injuste & criminelle
Arma contre ta vie une mort si cruelle ,
C'est enfin un Arrest & du Ciel & du fort ,
Que pour mon chastiment , je t'aime après ta
mort.

F I N.





AA 527

ULB Halle
007 106 319

3

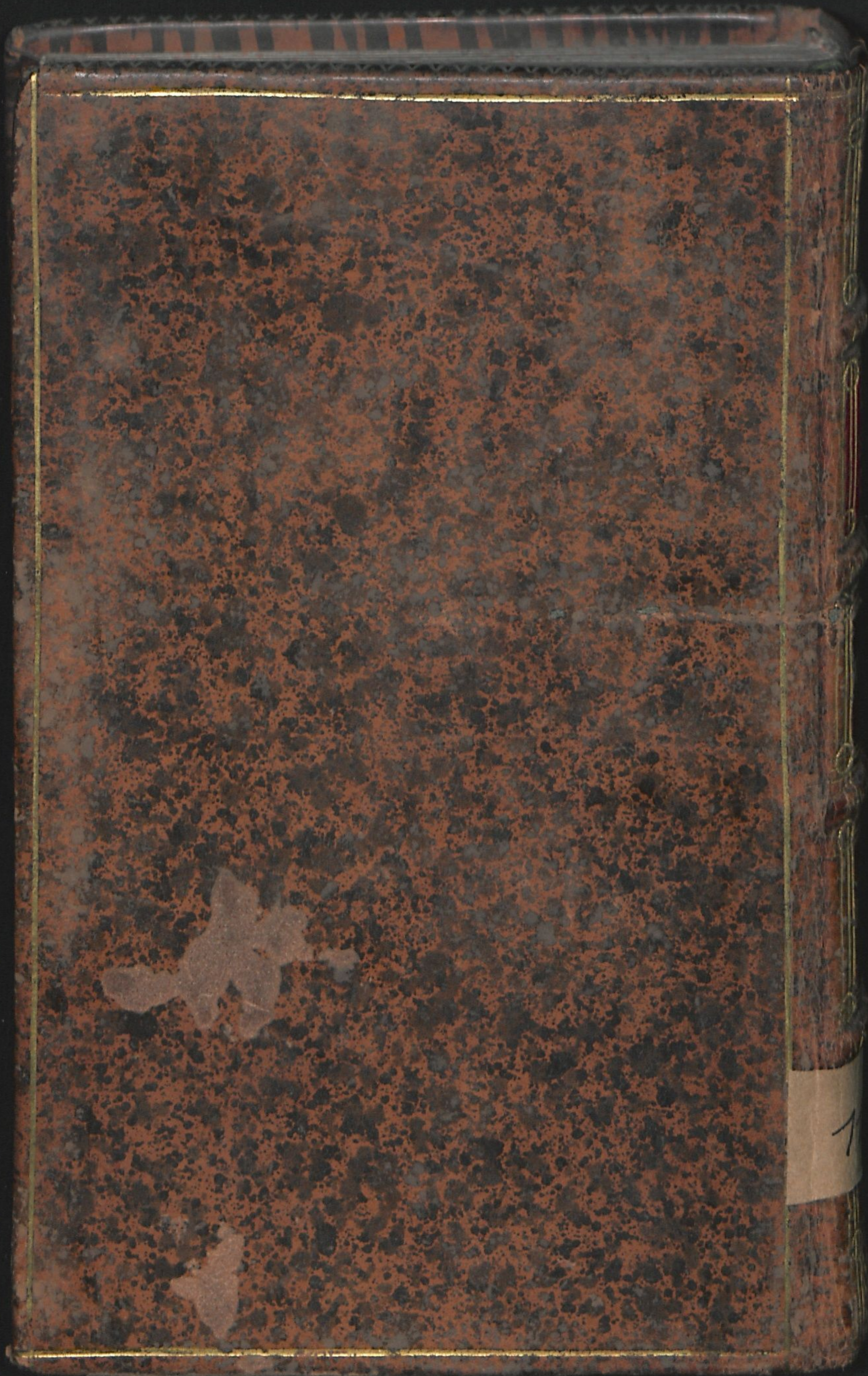


WONX











ALCIONE'E
TRAGEDIE.
DE P. DU RYER.

2

